

THEATRE NATIONAL

COMMUNAUTÉ FRANÇAISE

Fondation d'utilité publique *Direction* Jean-Louis Colinet 111-115 boulevard Emile Jacqmain
1000 Bruxelles *Tél* 02/203 41 55 *Fax* 02/203 28 95 *info@theatrenational.be* *Billet*
Réservations 02/203 53 03 *location@theatrenational.be* *Intern*
www.theatrenational.be *Abonnem*
Programme

CREATION | Texte et mise en scène de Joël Pommerat

CENDRILLON

Théâtre National | La Monnaie/De Munt | Compagnie Louis Brouillard

Imagination



Texte et mise en scène
Joël Pommerat

Scénographie et lumières
Eric Soyer

Assistant lumières
Gwendal Malard

Costumes
Isabelle Deffin

Son
François Leymarie

Vidéo
Renaud Rubiano

Musique originale
Antonin Leymarie

Recherches documentation
Evelyne Pommerat, Marie Piemontese, Miele Charmel

Interprétation
Alfredo Cañavate : *Le père de la très jeune fille, le roi*
Noémie Carcaud : *La fée, une soeur*
Caroline Donnelly : *La seconde soeur, le prince*
Catherine Mestoussis : *La belle-mère*
Deborah Rouach : *La très jeune fille*
Marcella Carrara : *La voix du narrateur*
Et Nicolas Nore (le narrateur), Julien Desmet

Assistant mise en scène : Pierre-Yves Le Borgne
Assistant mise en scène tournée : Philippe Carbonneaux
Régie générale : Michel Ransbotyn
Régie générale tournée : Emmanuel Abate
Régie lumières : Guillaume Rizzo
Régie son : Antoine Bourgain
Régie vidéo : Grégoire Chomel
Régie plateau : José Bardio, Stéphanie Denoiseux, Nicolas Nore
Habillement : Lise Crétiaux
Perruques : Laura Lamouchi
Stagiaire assistante mise en scène : Florence Guillaume

Réalisation décor et costumes : Ateliers du Théâtre National
Construction : Dominique Pierre, Pierre Jardon, Laurent Notte, Yves Philippaerts
Décoration : Stéphanie Denoiseux
Costumes : Nicole Moris, Isabelle Airaud, Muazzez Aydemir, Nalan Kosar, Gwendoline Rose, Catherine Somers et Nathalie Willems (stagiaire)

Production : Théâtre National de la Communauté française,
en coproduction avec La Monnaie/ De Munt.
Avec la collaboration de la Compagnie Louis Brouillard

Remerciements à Agnès Berthon et Gilles Rico

© Cici Olsson - Portrait de Joël Pommerat © Elisabeth Carrechio



A peine sortie de l'enfance, une toute jeune fille s'est tenue au chevet de sa mère gravement malade. Quelques mots - prononcés à mi-voix par la mourante, dans un souffle, et peut-être « mal entendus » par la petite - et la voilà liée, chargée de mission, tenue à un rôle... Quelle marge de manœuvre lui reste-t-il pour envisager de suivre son père qui se remarie ? Comment « composer » avec l'avenir qui se dessine sous les traits d'une belle-mère coquette nantie de deux grandes adolescentes frivoles et égocentriques ? Comment naviguer entre les cendres du passé, le réel qui s'impose, la vie effervescente et une imagination qui déborde ? Quels seront les points d'appui pour entrer de plain pied dans le désir et l'existence ? Un prince naïf ? Une fée déjantée ?

Reprenant à son compte les motifs de *Cendrillon*, ses merveilles déployées sur fond de deuil difficile, de communication brouillée et de violences relationnelles, l'auteur-metteur en scène Joël Pommerat réécrit librement cette histoire. Sur la trame d'un conte déjà tant de fois transformé par la tradition orale, très provisoirement fixé d'abord par Charles Perrault puis par les frères Grimm et dont il existe de par le monde plusieurs centaines de variantes, il tisse sa propre vision de la jeune orpheline... Comme il l'avait fait avec *Pinocchio* ou *Le Petit Chaperon Rouge*, ses deux précédents spectacles « pour enfants » qui avaient subjugué tous les publics, il mêle les éléments reconnaissables à d'audacieuses transfigurations, n'est fidèle qu'à ce qui le touche. Menant de front une écriture personnelle stimulée par la présence des acteurs et le travail minutieux de la lumière, des projections et du son, il crée pour la scène des images neuves et troublantes, désoriente l'oreille par l'apparente simplicité d'une langue tenue à l'essentiel, émeut par l'étrangeté d'un jeu dénué des théâtralités convenues. En le renouvelant, en l'habillant des pouvoirs illusionnistes du théâtre contemporain, il rafraîchit la puissance originelle du conte, sa texture à la fois familière et cryptée : un dédale de sens pour questionner la vie, qu'on ait 8 ou 88 ans, sans morale ni réponse toute faite...

Le logo du Théâtre National doit figurer sur tous les supports utilisés par l'organisateur pour la promotion du spectacle ainsi que l'adresse de son site : www.theatrenational.be. Le logo du Théâtre National est téléchargeable sur le site du Théâtre National dans la partie TOURNEES. Nous vous remercions de bien vouloir nous envoyer l'ensemble des documents de communication pour validation au moins deux jours avant impression à l'adresse suivante : cjacques@theatrenational.be





LA PRESSE

QUELQUES EXTRAITS DE PRESSE

« Cendrillon de Joël Pommerat : chef d'œuvre... Une intelligence sensible au service de nos rêves, sans leçon de morale: du grand art... »

RTBF - Christian Jade, 13 octobre 2011

« C'est tout en poésie, en humour et en nuance que cet auteur secoue, toujours très fort, le regard du spectateur. Cendrillon est un conte pour enfants, mais le spectacle de Pommerat, est l'un des plus beaux moments de théâtre à vivre, pour les adultes aussi...La distribution des rôles participe de cette ouverture du sens et de l'imaginaire. Cinq acteurs aussi étonnants que convaincants font vivre sur scène neuf personnages... Ainsi Pommerat montre-t-il le monde comme il est dans l'inconscient : immense et compliqué. Son spectacle, on le vit au moins autant qu'on le regarde, comme une expérience intense et troublante... »

Le Monde – 9 novembre 2011

« Cendrillon selon Joël Pommerat, c'est encore autre chose...Impressionnant, beau, envoûtant, émouvant, très original, magistralement mené et merveilleusement interprété, le conte fascine et bouleverse. Les enfants comme les adultes. On ne saurait décrire sans l'amoindrir ce spectacle. Découvrez-le et nous, d'abord, louons les interprètes. Des comédiens que l'on ne connaît pas en France et qui sont magnifiques, des acteurs francophones de Belgique qui ont impressionné profondément le public. On ne dévoilera pas ici la malice de Joël Pommerat qui réécrit, littéralement, Cendrillon. Il est d'une liberté et d'une fidélité époustouflante. A chaque pas, il nous étonne. Il nous saisit. Il invente mille et une variations. ...D'un même geste, il puise au fond tragique de l'enfance : la peur, la solitude, les cauchemars, les espérances, la perte d'une mère, tout cela il le met en scène d'une manière admirable. Il montre le monde des adultes et le monde des enfants. C'est remarquable... Courez... Magnifique. »

Le Figaro – 6 novembre 2011

« CENDRIER, LA FORMIDABLE CENDRILLON DE POMMERAT. Une pièce magique, à mettre sous les yeux de tous les frileux du théâtre. S'ils ne sont pas bluffés, c'est qu'ils sont de mauvaise volonté. »

Moustique – Adrienne Nizet, 25 octobre 2011

« Pur délice que cette mise en scène épurée de Joël Pommerat où clarté et imagination font rarement si bon ménage. Option transparence et jeux de miroirs, la scénographie et les lumières signées Éric Soyer, sculptent l'espace et enveloppent les scènes de ce qu'il faut de féerie et de mystère. La Cendrillon de Joël Pommerat déménage sec et c'est une merveille du genre. »

Entre les lignes – Lucie Van de Walle, 17 octobre 2011

Scènes / Joël Pommerat crée son nouveau spectacle tout public au National

Le vrai visage de Cendrillon



CENDRILLON mettra longtemps avant de s'autoriser à rêver. © G. BOSSON

L'ESSENTIEL

- Loin de la poupée blonde de Disney, Pommerat livre une Cendrillon profondément humaine.
- Son spectacle parvient à faire hurler de rire et pleurer d'émotion.
- Enfants et adultes sont sous le charme.

Non. Cendrillon n'était pas une minouche acceptant les brimades de sa belle-famille en rêvant au prince charmant. Dans le formidable spectacle que Joël Pommerat propose actuellement au Théâtre National, il rétablit la vérité : la petite Sandra (qu'on n'appellera Cendrillon que tardivement) était une gamine butée, s'infligeant

bien plus de punitions que son entourage. Mais il y a une explication à cette attitude. Penchée sur le lit de sa mère mourante, la gamine comprend de travers les derniers mots de celle-ci. Elle se persuade qu'elle doit penser constamment à elle pour la garder vivante. Elle renonce dès lors à tout plaisir pour ne plus se concentrer que sur la mémoire de celle qu'elle aimait plus que tout au monde. De ce formidable point de départ, Pommerat livre un spectacle bouleversant sur la question du deuil, la méchanceté humaine, les épreuves qu'on s'impose à soi-même... Dans ce merveilleux mélange d'humour, de poésie et de justesse de ton qui caractérisent tous ces spectacles, il revisite le mythe sans jamais s'en moquer mais en écartant les clichés au profit d'une vraie profondeur humaine. Voici donc une Cendrillon (époustouflante Deborah Rouach) qui rembarre les uns et

les autres avec la rudesse et l'inconscience de son jeune âge. Face à elle, Alfredo Canavate (qui joue aussi le roi) est un père déboussolé, tentant de reconstruire sa vie avec une femme (irrésistible Catherine Mestoussis) persuadée qu'un destin exceptionnel lui est promis. Les deux sœurs (Caroline Donnelly et Noémie Careaud) sont teigneuses à souhait et cumulent tous les clichés de l'ado contemporaine. On retrouve la première dans le rôle du prince et la seconde dans celui de la fée. Le prince est ici un enfant perdu, attendant des nouvelles d'une maman partie en voyage depuis dix ans. La rencontre avec Cendrillon transformera sa vie mais d'une manière inattendue. Quant à la fée, elle est archaïque en magie et carré-

ment hilarante. Ce qui donne des dialogues savoureux du genre : « Vous allez me faire de la magie magique ou de la magie amateur ? » - Trucasse ! Je bosse, je progresse... » De vant une heure vingt, dans une scénographie dépoignée et superbe, on passe constamment de l'explosion de rire à l'émotion pure, de la surprise (apparition de la fée) à la terreur (explosion de forage). À la sortie, les gosses d'une classe du quartier qui avaient suivi plusieurs répétitions, étaient ravis. Quant à leurs mamans, elles avaient elles aussi avoir été totalement sous le charme et l'émotion. « J'ai pleuré deux fois », avouait l'une d'elles, gentiment moquées par les autres qui reconnaissaient : « Nous aussi, on a criqué. » ■ JEAN-MARIE WYNANTS

RENCONTRE AVEC L'AUTEUR

La mort de la mère
A l'issue de la représentation, Joël Pommerat nous attend dans une loge déserte, pour évoquer l'écriture de sa nouvelle création. « Le thème premier, c'est la méchanceté, la malveillance. Celle des autres mais aussi celle qu'on exerce vis-à-vis de soi. Quand j'ai commencé à travailler sur Cendrillon, j'ai réalisé à quel point la mort de sa mère détermine ce qui va suivre : la manière dont elle refuse de vivre et se laisse maltraiter par les autres. » Après Chaperon rouge et Pinocchio, il livre ici une vision très contemporaine du mythe. « Il y a une modernité due à notre relation à ce mythe archi-connu. Il me paraît



essentiel de le confronter au monde d'aujourd'hui. Le prince charmant, la pantoufle de verre sont de faux sujets qui nous détournent du fond. Je les traite donc de façon périphérique. Il y a eu un vrai travail de réécriture. » Mais comment traite-t-on du deuil en s'adressant à des enfants ? « Je n'y ai pas pensé. Sinon, on est freiné. J'espère que le spectacle fera du bien mais je n'ai pas la compétence pour mesurer ce que je soulève avec ça d'un point de vue psychologique. Ceci dit, je pense que les enfants ne vivent pas ce type de traumatisme comme nous le pensons. Un adulte peut se complaire dans le désespoir. Chez l'enfant, il y a une mise à distance. Cendrillon est une exception. C'est ça qui crée le mythe. » J.M.W.

Sandra, Cendrier, Cendrillon...

► L'écrivain de plateau Joël Pommerat revisite "Cendrillon" avec brio.

► De l'écriture à l'interprétation, la voix du deuil y résonne. Et guérit.

Brillante, inattendue, contemporaine, psychanalytique et drôlement cruelle, telle est la lecture de "Cendrillon" que propose actuellement le grand auteur et metteur en scène Joël Pommerat. Associé à l'Odéon-Théâtre de l'Europe à Paris et au Théâtre national, il vient en effet de créer à Bruxelles, avec des comédiens belges et en coproduction avec la Monnaie, son troisième spectacle pour enfants. Et pour adultes, bien entendu, lesquels étaient majoritairement présents au soir de la première. Comme les deux précédents opus, "Le Petit Chaperon rouge" (2005, près d'un millier de représentations !) et "Pinocchio" (2008) qui ont chacun rencontré un vif succès, "Cendrillon" va probablement embrasser une carrière féérique. Tendue, malgré d'éloquents silences, de belles respirations, et un jeu soutenu sans être oppressant, le conte se révèle ici sous un angle nouveau. L'on aimerait encore être un enfant pour s'exclamer que c'était "trop génial" à l'instar des élèves des Ecoles de Saint-Roch de Bruxelles qui ont suivi le processus de



Nourri au mensonge, le prince de Cendrillon n'aurait pas pu grandir.

création (cf. La "Libre Culture" 12/10). Entre la scénographie, visuelle, cinématographique, esthétique et sombre comme il se doit chez Pommerat, l'interprétation des comédiens (sélectionnés après... un mois de casting) et l'écriture, on ne sait trop que saluer. Alors, honneur au texte, terreau fertile cultivé avec doigté. L'artiste, en effet, ouvre sur un malentendu pour dénoncer le danger des mots, ceux qu'il manie chaque jour de la pointe du fleuret. Au chevet de sa mère, Cendrillon croit comprendre qu'elle lui demande de penser à elle toutes les cinq minutes pour la maintenir en vie. La malheu-

reuse enfant est campée par la jeune Deborah Rouach – meilleur espoir féminin en 2006 – dont la vitale présence s'impose d'autant plus aisément qu'elle nuance son jeu, se montre d'un naturel désarmant et sait réserver ses effets. Cendrillon porte donc au poignet une montre aussi encombrante que le sentiment de culpabilité qui l'habite. Le bijou empoisonné sonne et s'éclaire toutes les cinq minutes. Le public, cependant, ne rira pas longtemps car le dramaturge français n'aime pas, loin de là, édulcorer la réalité. Il transpose le conte à notre époque, dans une maison cubique de verre, ces parois translucides

où viennent s'écraser les oiseaux. Sandra, alias Cendrier ou Cendrillon, c'est selon, est reléguée à la cave par une belle-mère en tailleur clair et perruque blonde, une Catherine Mestoussis, très en verve à nouveau, dans le rôle, parfois caricatural – une de nos rares réserves – d'une bonne femme qui mène le monde, et surtout son futur mari, à la baguette. Mais, impassible à souhait, Alfredo Cañavate fume cigarette sur cigarette et se montre d'une justesse accrue par ces micros dont Pommerat a le secret et qui donnent aux acteurs leur grain de voix ultrasensible. Quant aux duos entre Cendrillon et sa marraine, ils sont aussi vivants que piquants et crédibles. Pour ce conte lisible à divers niveaux, Pommerat entretient la confusion jusque dans le choix du narrateur, Marcella Carrara, à la voix grave et lointaine. Fut-elle ou non un jour Cendrillon ? On ne le sait plus à la sortie. Il éclaircit en revanche d'importants mystères chers au travail du deuil qu'il explore d'un point de vue singulier pour mieux libérer chacun d'une chape parfois lourde à (sup)porter. Et dote le conte de fées d'un accent de vérité grâce auquel, enfin, l'amour peut voir le jour. Laurence Bertels

→ Bruxelles, National, jusqu'au 29 octobre à 20h15 (le mercredi à 19h30, les samedis 15 et 29 octobre aussi à 14h, le dimanche 23 à 15h). Durée: 1h20 env. De 10 à 19 €. Infos & rés.: 02.203.53.03, www.theatrenational.be Pour tous dès 8 ans.



La scénographie, une des clés de voûte du travail de Pommerat

Scènes

La culpabilité de Cendrillon

► Après "Le Petit Chaperon rouge" et "Pinocchio", Joël Pommerat revisite "Cendrillon".

► Aux côtés des enfants.

Entretien Laurence Bertels

Désireux toujours d'intensifier la réalité, Joël Pommerat, grande figure du théâtre contemporain, aime également interpréter les contes. Après "Le Petit Chaperon rouge" en 2005 et "Pinocchio" en 2008, le voici plongé dans

"Cendrillon", en s'inspirant plutôt de la version de Grimm (1812), plus crue que de celle de Perrault (1697) qui était elle plus proche des variantes édulcorées à la sauce Walt Disney. À titre d'exemple, chez les frères Grimm, les deux sœurs de Cendrillon se mutilent pour enfiler la pantoufle de vair. Et à la fin du conte, les colombes, ou pigeons c'est selon, piquent, avec une frissonnante détermination, les yeux des sœurs pour les aveugler à jamais.

En relisant attentivement le texte, Joël Pommerat a choisi, comme angles d'approche, le deuil et la culpabilité. "Mon enfant chérie, reste toujours pieuse et bonne, et tu pourras compter sur l'aide du bon Dieu; et moi, du haut du ciel, je te

regarderai et te protégerai" dit la mère de Cendrillon au moment de mourir. Partant de là, et comme pour "Le Petit Chaperon rouge" ou "Pinocchio", l'écrivain de plateau mêle des éléments reconnaissables et sa propre interprétation. Il raconte dès lors que la mère de Cendrillon lui a demandé de penser à elle toutes les cinq minutes. Une fidélité qui pourrait couper Cendrillon de sa vitalité; sachant que Pommerat aime surprendre le spectateur là où il croit être en terrain connu. "C'est une promesse que la jeune fille imagine que sa mère lui a demandé de tenir. Ce n'est pas le vrai propos de sa mère. Celle-ci était très faible. Tout part de cette erreur à savoir qu'une mère demande à sa fille de penser à elle tout le temps. Cet angle-là, je l'ai pressenti. C'est celui du deuil. Je l'ai développé dans ma réécriture du mythe. Je l'ai grossi parce que chaque écrivain conteur qui s'approprie un mythe prend à l'intérieur ce qu'il a retenu et le développe à sa façon. Les enfants n'ont pas la conscience de cela, ils pensent que l'histoire est figée avec un seul auteur."

Les enfants. Voici les partenaires de prédilection de l'artiste dans ce travail particulier. Actuellement en création au National, il rencontre tous les vendredis les élèves des Ecoles libres de Saint-Roch qui viennent assister aux répétitions puis donnent leur avis. Il les écoute et les respecte. Il sourit aussi. Admire et commente les dessins qu'ils lui apportent. "Dis donc, le père est tout

petit à côté de la mère."
"Dialoguer avec les enfants apporte quelque chose de très pointu sur leur compréhension de l'histoire du mythe. Leur influence sur mon travail existe sûrement mais elle dépend du moment où ils commencent à suivre le processus de création et elle reste malgré tout indécidable", nous confie l'auteur-metteur en scène pour qui les spectacles pour enfants sont devenus indissociables de sa démarche. "Je m'inspire de mon travail sur les contes, sur cette recherche que je suis amené à faire. C'est une façon de nourrir mon imaginaire, mon écriture et mon approche dans les spectacles pour adultes, une manière aussi de rester en lien avec mon enfance car c'est une évidence de dire que celle-ci a un rapport avec les créations, avec l'art". Et si Cendrillon, ses strass, son bal et son côté mondain ont a priori moins attiré le créateur que d'autres récits, c'est, précise-t-il, en le lisant vraiment qu'il a pu voir le rapport à la méchanceté, à la violence, aux rivalités, à la cruauté, à la malveillance, des thèmes qu'il qualifie de "profondément universels et actuels."
→ Bruxelles, jusqu'au 29 à 20h15 au Théâtre National, 111-115 Bd. Emile Jacqmain. Dès 8 ans. Rés. 02.23.53.03 ou location@theatrenational.be
→ Six représentations scolaires ont été ajoutées en collaboration avec Pierre de Lune, les 11, 13, 18, 20, 25, 27.10 à 13h30.

«Cendrillon», le pour et le conte Joël Pommerat dépoussière ce classique en lui ôtant toute mièverie

Grégoire Biseau - 18 novembre 2011



En préambule et pour éviter d'inutiles déceptions : il faut prévenir les petites filles que la Cendrillon de Joël Pommerat n'est pas une princesse. Ni même une jeune femme. Plutôt un garçon manqué qui porte une minerve et un corset. Et le prince, me direz-vous ? Et bien le prince, c'est pire. Il est petit, vilain, au sexe indéterminé, genre freaks, échappé du grand cirque de Tod Browning. On l'a compris, la copie de Pommerat a pris quelques distances avec l'original.

Veule. Après ses adaptations du Chaperon rouge et de Pinocchio, on ne voyait pas très bien ce qui pouvait le fasciner dans cette mièvrerie à citrouille et pantoufle de verre. En réalité pas grand-chose. Car très vite, l'auteur-metteur en scène va bifurquer et quitter l'autoroute balisée du conte. Chez Grimm ou Perrault, la mort de la mère de Cendrillon sera rapidement oubliée et ne laissera aucune trace. Chez Pommerat, il va devenir le cœur qui bat de sa nouvelle création. Malade, alitée, la mère lâche dans un dernier souffle à sa petite fille quelques mots inaudibles. Celle-ci croit entendre une promesse : celle de ne

jamais l'oublier «sous peine de la faire mourir pour de bon». Sandra, c'est son nom, s'est donc fait offrir une montre qui, toutes les cinq minutes, s'illumine comme un sapin de Noël et chante une musique horripilante, pour ne pas oublier ce serment.

Elle n'a pas d'autres choix que de suivre un père veule et lâche pour emménager chez une belle-mère tyrannique, évidemment affublée de ses deux pestes de filles. Sandra vit emprisonnée dans la cage de son vœu mortuaire jusqu'à ce que le roi organise une fête en l'honneur d'un fils déprimé, qui attend depuis dix ans le retour d'une maman partie sans prévenir.

Clope. Comme dans Chaperon rouge et Pinocchio, l'héroïne se cogne à la vie des adultes. Et à un rite initiatique (de ceux qui vous font dépasser la peur et accepter la mort) pour se frotter à l'amour. Toute l'enluminure froufrouteuse du conte est là, mais détournée. Le château est une maison de verre. La pantoufle, un soulier vernis. Et la fée une magicienne foireuse, qui clope comme un pompier pour oublier son immortalité assommante... C'est nouveau chez Pommerat et totalement réjouissant : on rit beaucoup. La pièce ne se laisse pas enivrer par la pente douce du second degré. Elle reste tendue vers la résolution de son mystère : quels sont ces mots enterrés qui peuvent nous tuer à petit feu ou nous sauver ?

Portée par une épatante troupe d'acteurs belges (avec une mention spéciale à Deborah Rouach qui interprète une Cendrillon mutine et obstinée), la pièce constitue une belle porte d'entrée au théâtre de Pommerat. Elle malaxa la même matière première : celle du lien, familial ou social. Celui qui nous relie, nous tire ou nous étrangle.

Pourquoi le masochisme de Sandra la pousse à accepter toutes les corvées de la maisonnée ? Pas dans l'espoir d'embrasser demain un beau prince venu la sauver de sa destinée de souillon. Mais, nous dit Pommerat, pour meubler en désespoir de cause une vie écrasée par la douleur de la perte. Et quand Cendrillon se cogne à son prince, le jour du bal, le coup de foudre fait un drôle de bruit. Un «boum» qui sonne comme une pierre creuse. Comme si l'amour n'était finalement qu'une mise en résonance de nos douleurs enfouies par les ans.

CENDRILLON EN TOUTE GÉNÉROSITÉ

Judith Sibony - 09 novembre 2011



Il est des spectacles qui, pour interpeller « directement » le public, croient devoir organiser sa prise d'otage physique. Le prendre à partie serait trop sobre : il faut l'enjoindre d'applaudir, de se lever, de venir sur scène, de pousser des cris. J'ai assisté l'autre jour à une « manifestation » de ce genre, au Théâtre National de Chaillot (Paris 16ème), pour la reprise d'*Au moins j'aurai laissé un beau cadavre*, ce spectacle créé par Vincent Macaigne au Festival d'Avignon d'après Hamlet de Shakespeare. Comédiens hurlant tous sur le même ton, musique entraînante mais qui vous casse les oreilles (le théâtre offre heureusement des boules Quies aux spectateurs avant leur entrée dans la salle), nouveau roi déguisé en banane géante, qui ordonne au public de se lever et d'applaudir la moindre de ses déclarations insignifiantes... Certains ont vu dans ce spectacle la preuve d'une belle « énergie ». Je n'y ai vu qu'un fantasme de toute-puissance assez méprisant pour le public : Macaigne peut se targuer de faire lever les foules pour applaudir une banane ; et surtout, un acharnement morbide à vouloir écraser le monde et le sens dans un même magma informe à base de hurlements, de sang qui coule à flot, et de boue dégoulinante.

Pour captiver le public, est-il bien nécessaire de l'incarcérer de la sorte ? Certes non, et c'est même tout le contraire, comme le prouve une fois de plus le nouveau spectacle de Joël Pommerat : *Cendrillon*. Loin du bruit et des images prémâchées, c'est tout en poésie, en humour et en nuance que cet auteur secoue, toujours très fort, le regard du spectateur.

Cendrillon est un conte pour enfants, mais le spectacle de Pommerat, aux Ateliers Berthier (Paris 17ème), est l'un des plus beaux moments de théâtre à vivre en ce moment, pour les adultes aussi. L'héroïne de ce conte dûment revisité est une petite fille en deuil, plutôt peu gracieuse, mais pourvue d'un époustouflant sens de la répartie, et d'une imagination redoutable. Sandra (tel est le « vrai » prénom du personnage), vient de perdre sa mère, et n'ayant pas pu saisir les derniers mots que lui murmurait la mourante, elle s'est persuadée que sa maman lui demandait de penser à elle en permanence, pour lui préserver une place chez les vivants. C'est ainsi qu'en toute simplicité, sous couvert de « malentendu », Pommerat décompose avec une lucidité stimulante, les liens irréductibles entre le chagrin et la culpabilité. S'imposent alors des scènes de panique terrible : la fillette s'est fait offrir une montre énorme qu'elle a programmée pour sonner toute les cinq minutes. Sur l'air de « Ah vous dirais-je maman », l'alarme est là pour lui rappeler sans cesse sa mission, et combien elle est impossible. C'est une sorte de gag acide, cette montre qui intervient toujours de façon intempestive. Mais en même temps, c'est une horloge tragique qui rappelle Baudelaire. « Trois mille six cents fois par heure, la Seconde chuchote : Souviens-toi ! », écrivait le poète. Et c'est ce mélange qui est fécond : chez Pommerat, l'accessoire fait rire les uns et frissonner les autres, bref, loin d'enfermer les choses dans un sens unique, il met le réel en relief. Il en est ainsi de chaque détail. Comme de celui-ci : les filles de la future belle-mère rebaptisent Sandra « cendrier », parce que son père lui confie toujours, pour qu'elle les éteigne en vitesse, les cigarettes qu'il fume en cachette. Dépositaire bien réelle des symptômes de son père angoissé, et esclave imaginaire d'une mère qui n'en demandait pas tant, le personnage de Sandra pose ainsi toutes les questions les plus essentielles de l'enfance, entre les transmissions accablantes et les culpabilités qu'on s'invente.

La distribution des rôles participe aussi de cette ouverture du sens et de l'imaginaire. Cinq acteurs aussi étonnants que convaincants font vivre sur scène neuf personnages. Noémie Carcaud incarne à la fois une sœur narquoise de *Cendrillon*, et la bonne fée de la fillette. Caroline Donnelly joue l'autre sœur... et le jeune prince. Alfredo Canavate interprète à la fois le père de *Cendrillon* et le roi. Il est le seul homme, dans ce spectacle qui pose surtout la question de la féminité et les rivalités qu'elle engage. Car *Cendrillon*, c'est aussi l'histoire d'un duel symbolique entre les générations : celle de la belle-mère (Catherine Mestoussis), grosse dame convaincue de « faire » plus jeune que ses filles, et *Cendrillon*, frêle fillette qui a déjà plus de souvenirs que si elle avait mille ans. Deborah Rouach était d'ailleurs faite pour jouer ce rôle : petite silhouette brune et comédienne troublante, la moindre de ses paroles vous donne des frissons, tant elle sait faire parler l'enfance, dans sa fragilité et sa maturité paradoxale.

Ainsi Pommerat montre-t-il le monde comme il est dans l'inconscient : immense et compliqué. Son spectacle, on le vit au moins autant qu'on le regarde, comme une expérience intense et troublante. Pour produire un tel effet, nul besoin de crier fort, ni de jouer les animations « participatives ». Surtout pas.

CHEZ POMMERAT, CENDRILLON NE PREND PAS LA CITROUILLE POUR UNE LANTERNE

Fabienne Darge - 15 décembre 2011

Il était une fois, un auteur-metteur en scène qui ne racontait pas d'histoires aux enfants - ni aux adultes, d'ailleurs. Si la *Cendrillon* de Joël Pommerat, à voir de 8 à 108 ans, est une merveille qui nous parle du deuil et de l'apprentissage de la vie, c'est justement parce qu'il détourne tous les clichés du merveilleux traditionnel, lesté d'une bonne dose de mièvrerie. De la magie, pourtant, il y en a dans son spectacle : une magie purement théâtrale, qui ne triche pas avec la vie.

Il était une fois, donc, une très jeune fille nommée Sandra, dans cette version assez éloignée de celle de Charles Perrault (que l'on connaît généralement), plus proche de celle, nettement plus sombre, des frères Grimm, mais qui est surtout celle de Joël Pommerat. Sandra voit mourir sa mère qui, dans un dernier souffle, lui confie un secret que la jeune fille ne comprend pas très bien. Ce qu'elle en entend, c'est que sa mère lui demande de ne jamais cesser de penser à elle, comme ça, elle ne mourra pas « en vrai » : « Tant que tu penses à moi tout le temps sans jamais m'oublier... je resterai en vie quelque part. »

Pommerat fait de ce malentendu le noeud du destin de la jeune fille, qui se fait offrir par son père une grosse montre équipée d'une sonnerie comme un réveil, « pour contrôler le temps », et ne pas oublier de penser à sa mère. Et quand elle se retrouve dans la somptueuse maison de verre, à la fois close et transparente (époustouflante scénographie d'Eric Soyer), de sa future belle-mère, elle accepte avec passivité, voire enthousiasme - masochisme, dirait-on aujourd'hui -, les nombreuses vexations et tâches imposées par la marâtre et ses filles : la lourdeur de la charge lui permet à la fois de remplir le vide laissé par la perte de sa mère, et de fuir le trop-plein de fidélité qu'elle croit lui devoir.

Elle est irrésistible, cette Sandra que l'on surnomme désormais Cendrier, et qui est jouée par une formidable actrice, belge comme le reste de l'excellente troupe réunie par Joël Pommerat (le spectacle a été créé à Bruxelles) : Deborah Rouach, qui tient à la fois de Norah Krief et d'Anouk Grinberg. Avec elle, *Cendrillon* est une sale gosse un peu garçon manqué, avec sa minerve et son corset, qui ne s'apitoie pas sur elle-même.

Irrésistible aussi, la bonne fée de Noémie Carcaud (qui joue aussi l'une des deux sœurs) : vue par Pommerat, elle relève plus de la psy post-soixante-huitarde ou de la tante indigne que de la magicienne traditionnelle. Elle n'a évidemment pas de baguette magique, mais elle fume comme un sapeur, et soudoie le portier de la fête du prince pour que *Cendrillon* puisse y entrer.

Non seulement il n'est pas question qu'elle transforme une citrouille en carrosse, mais elle n'a même pas une tenue de soirée à offrir à la jeune fille, qui se rend au bal - une fête techno avec karaoké - vêtue... de la robe de mariée de sa mère.

Le prince (Caroline Donnelly, qui joue aussi la deuxième sœur) non plus n'est pas un charmant d'histoire à l'eau de rose : petit, moche, introverti, il essaie, tous les soirs depuis dix ans, de rejoindre sa mère sur son portable, et cela fait dix ans que son père, le roi, lui dit qu'elle ne répond pas parce qu'elle est bloquée dans les transports à cause des grèves...

Le coup de foudre entre *Cendrillon* et lui - un coup de foudre qui fait « boum », comme un choc un peu violent -, c'est une histoire d'amour qui dessille les yeux : « Elle est morte, ta mère », dit *Cendrillon* au prince.

Tout est à cette image, dans ce spectacle d'une beauté sidérante, tissé de signes multiples - comme ces oiseaux morts qui viennent se fracasser contre les parois de verre de la maison de la belle-mère - et où les deux enfants vont accomplir ensemble le deuil qui leur ouvrira le chemin de leurs propres vies.

Pommerat ose même une marâtre vraiment hystérique (excellente Catherine Mestoussis), persuadée d'avoir l'air aussi jeune que ses filles, obsédée par son apparence, adepte de la chirurgie esthétique et aveugle au point de penser que c'est d'elle que le prince est tombé amoureux. Face à elle, le père de *Cendrillon* est un homme inexistant, impuissant.

Joël Pommerat ne raconte pas d'histoires. Il sait le poids des mots qui entravent et qui sauvent. « C'est pas si simple de parler. Et pas si simple d'écouter... », dit le narrateur à la fin de sa pièce drôle et bouleversante, où c'est le prince qui offre son soulier à *Cendrillon*.

Pommerat l'équilibriste

Quand commencent les répétitions au théâtre, le metteur en scène a rarement fini d'écrire son texte. C'est avec les comédiens que l'œuvre se construit – comme le « Cendrillon » qu'il donne à l'Odéon

FABIENNE DARGE

Bon qu'à ça », disait Samuel Beckett quand on lui demandait pourquoi il écrivait. « Bon qu'à ça », à écrire et diriger ses spectacles de théâtre, pourrait dire l'autodidacte Joël Pommerat qui, à 48 ans et au fil d'une bonne vingtaine de spectacles, s'est imposé comme une figure majeure de la scène française. L'homme, longue silhouette austère qui n'est pas sans évoquer, là encore, l'auteur d'*En attendant Godot* (la comparaison s'arrête là), fascine, déroute, dérange, par sa radicalité, son indépendance (même s'il est aujourd'hui demandé par tous les grands théâtres, il a tracé son chemin avec sa compagnie, constituée d'une équipe de fidèles), son côté sauvage, fuyant les mondanités et les médias. Alors que l'Odéon (Ateliers Berthier) présente jusqu'au 25 décembre son *Cendrillon*, éclairage, en sept points, de son théâtre, qui met en lumière les ombres de l'humain.

Auteur ? Oui, mais...

Depuis toujours, c'est-à-dire depuis 1990 et sa première pièce, *Le Chemin de Dakar*, Joël Pommerat écrit et met en scène ses spectacles en un seul et même geste. « L'homme n'est pas que parole » pourrait être le postulat de base de l'artiste, lui-même assez taiseux, et chez qui la parole, dans la conversation, n'advient qu'après mûre réflexion. « Je me suis défini d'emblée comme écrivain des spectacles, et pas des textes au sens classique. Je crois que je serais incapable d'écrire une pièce détachée du spectacle qu'elle va devenir. C'est mon approche de la notion d'auteur : dans ma recherche, les mots, le verbe, le texte, la parole ne sont pas premiers, ne sont pas la base de tout le reste. Quelque chose doit se dire ailleurs et autrement, en creux, dans les plis, en écho, en résonance. Sans doute parce que dans notre monde il y a une perte de sens, une dévaluation de la parole, il ne suffit pas, au théâtre, de proclamer cette parole de manière sèche pour qu'elle résonne dans toute sa force. » Auteur encore, Joël Pommerat l'est quand, dans ses spectacles « tout public », il s'approprie totalement des contes classiques comme *Le Petit Chapeyron rouge*, *Pinocchio* et *Cendrillon*.

Le spectacle s'invente sur le plateau

Ce qui frappe d'emblée dans les créations de Pommerat, c'est leur beauté formelle, qui fait du théâtre une boîte magique où les signes, multiples, se détachent sur fond noir, qu'ils s'inscrivent dans une scénographie frontale ou circulaire comme dans ses derniers spectacles. Quand il se lance dans une création, Pommerat n'a souvent qu'une partie de son texte écrit. Le spectacle s'invente vraiment sur le plateau, dans l'espace quasi définitif qui a été conçu au préalable avec son scénographe habituel, Eric Soyer. A partir de là, l'auteur-metteur en scène travaille avec « ses » acteurs, des acteurs-chercheurs qu'il connaît depuis longtemps, et qui improvisent à partir de bouts de textes, de thèmes

ou d'idées. Le processus d'écriture-réécriture, chez Pommerat, comme en un palimpseste, dure jusqu'à la veille de la première, et même après. « On est comme des équilibristes sur une corde », dit Ruth Olaizola, l'actrice emblématique de la compagnie, qui travaille avec lui depuis 1995.

Théâtre en présences

« Le travail avec les acteurs est à la base de tout. Je fais du travail sur leur présence l'acte premier de mon théâtre. La liberté qu'ils ont, c'est d'amener ce qu'ils sont. » Et, de fait, les acteurs, toujours équipés de micros HF, jouent chez Pommerat comme nulle part ailleurs. « La recherche obsessionnelle de la vérité, de l'être vrai, en enlevant tout ce qui peut la parasiter, produit sans doute cette impression d'intensité », analyse Ruth Olaizola. « Dans le monde de représentations dans lequel nous vivons, on a envie de voir l'acteur enlever son masque », résume Pommerat.

Le « réel » ?

« Le théâtre, c'est ma possibilité à moi de capter le réel et de le rendre à un haut degré d'intensité et de force », déclare le créateur. Dans ses pièces, la réalité – celle de la famille, de la guerre, de l'économie surtout et, dans ses derniers spectacles, des rapports de domination – pèse de tout son poids.

« Ecrire avec de la lumière, des corps, de l'espace, du vide, du son et du silence »

JOËL POMMERAT

Pourtant, comme le note l'universitaire Christophe Triau, « c'est bien l'étrangeté de ce théâtre qui marque à première vue ». Y aurait-il malentendu sur la notion de réel chez Pommerat ? « Bien sûr, dans mes pièces je parle de mon temps, de situations proches de la vie d'aujourd'hui, communes à tous. Mais quand je parle de réel, je parle plutôt du fait de m'inscrire dans les dimensions du réel que sont le temps et l'espace, donc dans une réalité beaucoup moins sociale et beaucoup plus physique : d'où le travail sur la présence, sur la capacité de l'acteur à habiter le temps présent, à s'inscrire dans un temps réel partagé avec les spectateurs. »

Perceptions ambiguës

« Les fictions de Pommerat sont régulièrement trouées de l'intérieur et troublées par le rêve, l'hallucination, le fantasme, la projection imaginaire. Les perceptions subjectives internes y contaminent la représentation scénique, et par conséquent la perception du spectateur, privée de cadre fixe, de repères stables », analyse Christophe Triau. Ce n'est évidemment pas un hasard si la compagnie de Pommerat, fondée en 1990, s'appelle Louis Brouillard :

le prénom fait allusion à Louis Lumière, inventeur du cinéma, mais tout ce qui pourrait être de l'ordre de la lumière, de la clarté, est brouillé, dans cette « réalité fantôme » que mettent en scène les spectacles. Cette façon d'instaurer un rapport trouble à ce que nous voyons n'est pas sans susciter des ambiguïtés et une réception parfois tout à fait brouillée de son œuvre, qui s'inscrit pourtant dans la grande tradition théâtrale par sa façon de vouloir démasquer le théâtre du monde.

Théâtre politique, poétique, anthropologique ou abstrait ?

Joël Pommerat se défend de faire un théâtre de dénonciation, et même un théâtre politique. D'abord parce qu'il pense que « le théâtre de dénonciation n'a jamais existé. On a juste eu, à un moment donné, l'illusion qu'il était possible, parce qu'on était dans des simplifications extrêmes de la réalité ». « Ce qui m'intéresse dans le fond, poursuit-il, c'est de débusquer de la mythologie, de la croyance, et cette croyance se loge beaucoup aujourd'hui sur le terrain de l'économie. Le sujet essentiel qui est visé derrière tout cela, c'est le plan idéologique, les idées qui animent les êtres, les font se mouvoir, parler, agir. Et ce qui est vraiment remarquable à notre époque, c'est cette arrogance à penser que le temps des idéologies est derrière nous. » Alors théâtre anthropologique, oui, voire sociologique, dans « le souci de respecter les mécanismes du réel, notamment du réel social », et théâtre en quête d'abstraction, dans le désir d'aller débusquer ce qui ne peut pas vraiment se dire, la « réalité fantôme ».

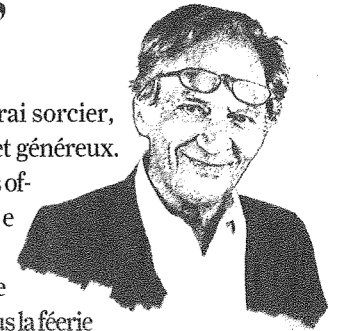
Mais si le théâtre de Pommerat est bien politique, quoi qu'il en dise, c'est en son cœur même, en ce qu'il « fait de la scène un lieu d'interrogation de notre perception du réel », comme le résume toujours Christophe Triau (dans une analyse publiée par la revue *Mouvement*, en juin 2009).

« Le style est politique »

D'où l'affirmation par Joël Pommerat que « le style – ou, disons, la forme, pour enlever de l'ambiguïté à ce terme de "style" qui peut faire penser à quelque chose d'apprêté ou de trop volontariste – est politique ». « De nos jours, toutes les postures idéologiques, quand on les exprime verbalement, se valent, s'annulent, se neutralisent, ou elles passent inaperçues. Alors je crois que c'est la forme qui peut choquer, bouleverser un ordre en place, une autorité. Dans le champ artistique, la forme est plus virulente, perturbante, révolutionnaire que les discours. Quand je dis que je ne fais pas un théâtre politique, au sens où on l'entend souvent, c'est parce que je constate que certains théâtres qui se sont désignés comme politiques se sont retrouvés assez inoffensifs parce qu'ils ne travaillaient pas sur la forme, mais sur le propos, le discours. On voit bien ces jours-ci, avec Romeo Castellucci ou Rodrigo Garcia, que ce qui dérange vraiment, ce sont de vraies propositions formelles, qui touchent à la place du sacré et de l'imaginaire, questions éminemment politiques aujourd'hui. » D'où la nécessité d'« écrire avec de la lumière, des corps, de l'espace, du vide, du son et du silence ». Décision qui, chez Joël Pommerat, n'a été en rien purement formaliste. ■

Cendrillon, un miracle

Joël Pommerat est un vrai sorcier, mais un sorcier tendre et généreux. Avec sa *Cendrillon*, il nous offre un superbe rêve



d'adulte sur un cauchemar d'enfant. Il a lu et relu le conte de Grimm. Il a bien compris que sous la féerie il y avait là une tragédie et qu'il fallait en finir avec le mensonge, avec cette imagerie, ce coloriage sulpicien charmant mais insupportable qu'on a imposé de tout temps à cette jolie histoire. De quelle tragédie s'agit-il ? De celle d'une petite fille qui voit sa mère mourir, ne comprend pas bien la promesse qu'elle lui demande de tenir et, d'une certaine façon, se croit responsable de sa mort et se punit en se faisant l'esclave des autres jusqu'à ce qu'une bonne fée la libère de sa culpabilité.

Il fallait cependant ne rien altérer de la poésie légère du conte, car un conte est fait pour enchanter les enfants. Il fallait juste démystifier l'illusion pour ne pas les rendre idiots et en même temps faire réfléchir les adultes. Simplement donner un sens à l'enchantement et ne pas cacher la réalité. Voilà ce qu'a fait Pommerat avec une intelligence et une invention remarquables. Si l'on pouvait parler de réalisme féerique ou de féerie réaliste, ce serait cela. Avec une morale, mais une morale saine. La fée, par exemple,

Joël Pommerat signe là un spectacle d'une très grande poésie

est d'une humanité et d'une cocasserie irrésistibles. L'humour est d'ailleurs partout dans cette géniale entreprise d'assainissement. Quant au spectacle proprement dit, fondé sur un principe parodique de « désesthétisme » – pardon pour le néologisme ! – il est paradoxalement, grâce au talent de Pommerat et de son scénographe Eric Soyer, d'une très grande poésie. Pas d'effets spectaculaires sinon une vidéo étonnante de Renaud Rubiano, mais une utilisation de l'espace, un mouvement d'acteurs, une gestion du gag, bref une mise en scène excellente.

Les acteurs sont pour la plupart des Belges. Il n'y a qu'eux pour montrer tant de vérité, de pittoresque et de belle humeur. Catherine Mestoussis (la marâtre) et Noémie Carcaud (la fée), par exemple. Mais c'est sur Deborah Rouach (est-elle belge ?) qu'on s'attardera. Elle joue Cendrillon. Quel âge a-t-elle ? On ne sait : 15 ans, 20 ans, davantage, peu importe, c'est un vrai miracle. De poésie, d'innocence, de maturité, de résolution. Une tension impressionnante. Des scènes bouleversantes (la mort de la mère, la fillette sur sa paille, la rencontre avec le petit prince...). Un spectacle à aucun autre semblable. Les enfants en sortent enchantés et les adultes émus.

Cendrillon, de Joël Pommerat. Théâtre de l'Odéon - Ateliers Berthier (01.44.85.40.40).

JÀ VOIR « CENDRILLON Texte et mise en scène de Joël Pommerat Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, 1, rue André-Suar Paris 17^e. Tél. : 01-44-85-40- Durée : 1h30. De 6 € à 28 €. A partir de 8 ans jusqu'au 25 décembre. www.theatre-odeon.fr Puis tournée, de février à juin, Belgique, en France et en Suisse.

LA GRANDE ET FABULEUSE HISTOIRE DU COMMERCE Texte et mise en scène de Joël Pommerat Création à la Comédie de Béthune (Pas-de-Calais) Tél. : 03-21-63-29- Durée : 1h30. De 7 € à 18 €. Du 12 au 15 décembre. www.comedie-debethune.org Puis tournée, en France, de janvier à ma

JÀ LIRE « THÉÂTRES EN PRÉSENCE » de Joël Pommerat (Actes Sud, « Papiers », 2007)

UNE CENDRILLON LIBÉRÉE

JOËL POMMERAT REVISITE LE CONTE AVEC POÉSIE, TENDRESSE ET HUMOUR.

Nathalie Simon - 06/11/2011

Charles Perrault et les frères Grimm n'ont qu'à bien se tenir. La Cendrillon de Joël Pommerat a tout d'une grande ! Entrer dans l'univers de ce quadragénaire, c'est entrer dans un monde à la fois poétique et réaliste, imprégné d'humour et de tendresse.

L'orpheline de Pommerat, Sandra (attachante Deborah Rouach), est maltraitée par une belle-mère hargneuse et sadique (étourdissante Catherine Mestoussis). D'une bêtise à faire peur, les deux filles de la marâtre l'ont surnommée «Cendrier». Le père (Alfredo Canavate) de la «très jeune fille» est aussi faible et timoré que dans le conte. Mais, chez Pommerat, l'héroïne, pas si ingénue qu'elle en a l'air, se libère au terme d'un parcours initiatique mouvementé raconté par un narrateur inspiré.

Une fée blasée

Apparemment soumise, cette «fille simple à vivre», dit son père aveuglé, estime au début que nettoyer les cuvettes des toilettes lui fera du bien. Cantonnée aux tâches ingrates - elle finit par remplacer la femme de ménage -, corsetée au sens propre et figuré par sa belle-mère potentielle, Sandra deviendra pourtant unique aux yeux du prince (Caroline Donnelly, oui, une femme !).

Comme dans Le Petit Chaperon rouge et Pinocchio, Joël Pommerat traite du deuil, de l'identité et du passage à l'âge adulte. Et, en filigrane, de la comédie humaine et de la dictature des apparences. Servi par la scénographie et les lumières d'un maître, Éric Soyer, il crée des tableaux oniriques qui semblent sortis des livres de Dickens et du film L'Allée du roi de Nina Companeez. Ici, pas de carrosse, de citrouille ou de pantoufles de vair ou de verre. La fée (désopilante Noémie Carcaud), qui rate ses tours de magie, fume par ennui: elle est «blasée» d'être immortelle. Le prince, si bellâtre dans le conte, a peur de tout ici tandis que son paternel organise des fêtes qui tiennent plutôt de la rave party.

Joël Pommerat modernise l'histoire, tord le cou aux stéréotypes, tout en conservant son aspect féerique. Une nouvelle fois, il parvient à se renouveler et il étonne encore et encore. Il réussit là sa meilleure adaptation d'un conte et les adultes y trouvent aussi leur compte.

CENDRILLON SELON JOËL POMMERAT, C'EST ENCORE AUTRE CHOSE...

Armelle Héliot - Le 6 novembre 2011

Impressionnant, beau, envoûtant, émouvant, très original, magistralement mené et merveilleusement interprété, le conte fascine et bouleverse. Les enfants comme les adultes.

Les images que nous glissons en ligne sont plus fortes que les mots, mais le spectacle est si onirique, dans des lumières fabuleuses d'Eric Soyer qui signe aussi la scénographie, qu'elles ne traduisent pas exactement ce que l'on ressent. Aussi les mots ne sont pas tout à fait inutiles. Joël Pommerat réussit à être fidèle à lui-même, à être fidèle profondément à l'histoire de Cendrillon, et à tout renouveler, en même temps.

On ne saurait décrire sans l'amoindrir ce spectacle. Découvrez-le et nous, d'abord, louons les interprètes. Des comédiens que l'on ne connaît pas en France et qui sont magnifiques, des acteurs francophones de Belgique qui ont impressionné profondément le public de la première du spectacle à Paris, aux Ateliers Berthier, samedi soir 5 novembre.

Sandra, Cendrier, Cendrillon se nomme Deborah Rouach. Elle est frêle et inflexible et dans le récit on la désigne comme "la très jeune fille". Désignée, oui, car conte oblige, il y a un "conteur", un narrateur...qui est une femme à la voix très prenante, troublante avec son accent italien, Marcella Carrara. C'est dans le mouvement de l'une à l'autre que se joue la dynamique de ce spectacle tout enveloppé des vidéos de Renaud Rubiano.

L'espace est un cube et les images projetées sur les trois parois -au fond et sur les côtés- nous conduisent loin, nous ramènent à la maison de la marâtre -ou plus exactement "la future femme du père", mais elle ne le sera jamais...- et on est charmé, envoûté par ces images à la fois très simples et très sophistiquées qui impriment un mouvement profond à la représentation.

On ne dévoilera pas ici la malice de Joël Pommerat qui réécrit, littéralement, Cendrillon. Il est d'une liberté et d'une fidélité époustouflante. A chaque pas, il nous étonne. Il nous saisit. Il invente mille et un variations. Il s'amuse.

D'un même geste, il puise au fond tragique de l'enfance : la peur, la solitude, les cauchemars, les espérances, la perte d'une mère, tout cela il le met en scène d'une manière admirable. Il montre le monde des adultes et le monde des enfants. C'est remarquable.

Ici, plus que jamais, Joël Pommerat est un grand écrivain. Nous en reparlerons. Citons les interprètes : deux figures du narrateur, Nicolas Nore, José Bardio, les soeurs, Noémie Carcaud, Caroline Donnelly, qui sont également l'une le prince et l'autre la fée déjantée, magnifique invention et interprétation réjouissante. Le père est joué par Alfredo Canavate, la belle-mère est la formidable Catherine Mestoussis qui ose tout et est un personnage étoffé et tissé de contradictions très humaines, grâce à Joël Pommerat.

Les scènes entre Cendrillon/Deborah Rouach qui est entre Anouk Grinberg et Norah Krief, une fée de tréteaux, merveilleuse d'alacrité, bouleversante quand elle cherche sa maman et est retournée par les cauchemars, les scènes avec le Prince que joue Caroline Donnelly, sont déchirantes de vérité et d'imagination à la fois.

Bref. Bientôt les images. Courez aux Ateliers Berthier que vous ayez huit ans ou quatre-vingt-huit ans...Magnifique.

JOËL POMMERAT

L'auteur de théâtre qui écrit sur le plateau



L'Écho

L'Écho

Le Français, si applaudi et demandé, crée «Cendrillon» en Belgique, au Théâtre National. Sans maniérisme, il nous explique son penchant pour les contes, son besoin d'écrire en répétition et son hyperactivité.

Par Cécile Berthaud

Une brique de soupe et un tube de dentifrice. Ce sont quasi les seuls indices d'une présence dans la loge sans chichis, où nous reçoit Joël Pommerat. Il a les traits tirés, mais il est détendu. La première vient de se terminer et elle a été bien accueillie. «Cendrillon» est le troisième conte qu'il adapte, après «Le Petit Chaperon rouge» et «Pinochio». Et Bruxelles a l'honneur de cette création car, depuis 2010, Joël Pommerat est artiste associé au Théâtre National. Il l'est aussi à L'Odéon, à Paris. Auteur et metteur en scène au processus de création particulier, à l'imagination débridée, mais toujours en soif de concret, il a trois spectacles à l'affiche cette saison à Bruxelles et un à Béthune. Un «*timing inhumain*», mais qui le protège de sa peur du vide.

Pourquoi le conte est-il une matière que vous aimez travailler ?

► **Joël Pommerat** C'est une bonne question, car je me la pose moi-même... Et il n'y a pas forcément de réponse simple. C'est une attirance qui remonte assez loin: dès l'enfance j'ai eu un plaisir de lecteur et j'ai été chercher ces histoires-là. J'aime l'alliage de simplicité, de réalisme, de fantastique et d'imaginaire.

Le conte est souvent une histoire simple avec une économie littéraire, peu d'explications psychologiques. Les personnages sont dans l'action. Le conte est à la fois proche du plus familier (un père, une mère qui meurt, qui se remarie, etc.) et, en même temps, il y a un horizon qui s'ouvre, un plan métaphysique. Il y a quelque chose qui s'élève de ces histoires, de beaucoup plus profond et qui va puiser dans les peurs. Ce sont des thèmes troublants, pour lesquels il n'y a pas tellement de réponse, mais qui sont des espaces de poésie forts. La mort est un de ces thèmes.

Et si on prend, par exemple, Molière et Shakespeare, ce dernier est beaucoup plus proche du monde du conte. Molière est dans une sorte de littérature, de peinture sociale à un niveau, de journalisme où ce qu'on ne sait pas, on ne le dit pas. Moi, je n'aime pas Molière, mais beaucoup Shakespeare.

Qu'est-ce que le conte de Cendrillon a fait résonner en vous, pour que vous ayez en tête de vous y consacrer ?

► Le délice, pour moi ça a été le moment où j'ai perçu, dans cette histoire, un angle pas forcément très éclairé par les autres représentations de ce conte: celui du deuil. La difficulté, pour une jeune fille, de continuer à vivre alors que sa mère meurt. Alors je me suis mis à considérer les actes de ce personnage en fonction de ça. Cendrillon accepte qu'on l'exploite. Ce que je me suis mis à voir comme une façon de se punir elle-même d'être vivante et de ne pas accepter le deuil. On est tous amenés, un jour ou l'autre, à vivre un deuil, mais pour un enfant, c'est plus difficile à raisonner. C'était intéressant, parce que difficile, de traiter la mort pour un public d'enfants. J'ai eu envie de me confronter à un thème aussi grave que la mort pour voir s'il était possible d'être audible, malgré tout.

Vous avez déjà fait d'autres pièces «pour enfants». Pourquoi parler à ce public-là, en particulier ?

► Ça s'est fait un peu par hasard. Quand j'ai commencé, je ne pensais pas spécialement faire ça. Puis, j'ai eu des enfants, et ça change tout. Je les emmenais aux répétitions de mes spectacles et... ils s'endormaient... J'ai eu envie de les concerner avec la chose qui est un peu mon centre exclusif de vie. Et j'essaie de trouver l'équilibre: pouvoir m'adresser sincèrement aux enfants, mais sans me perdre moi, c'est-à-dire sans faire des choses qui ne me parleraient pas, qui ne me questionneraient pas moi-même.

Vous avez développé l'habitude d'écrire en répétition, entouré des comédiens. Que vous apporte cette démarche ?

► C'est vraiment une recherche de concret. J'ai l'impression que si je ne me rapproche pas du plateau, des acteurs, de la mise en scène, bref du concret du spectacle, je vais me perdre et faire plus de la littérature que du théâtre. Or ma recherche, c'est de faire exister des âmes dans des corps, dans de la chair humaine. C'est ça ma fascination d'auteur de théâtre. Je ne supporte pas qu'on mette le texte au-dessus du reste. Le théâtre, c'est le tout: le geste, la parole, le décor, le texte, la lumière, etc. Et pour moi, ce sont tous les éléments, sans hiérarchie.

chie, qui font le spectacle.

L'autre raison, c'est que, quand je travaille avec les comédiens, j'ai déjà beaucoup travaillé les éléments de la pièce et alors je les explore en mode réel. Je les reconstitue, un peu comme un juge d'instruction reconstitue la scène du crime. Tout est dit dans les dépositions et pourtant on éprouve ce besoin de reconstituer. Car, quand on confronte les choses à la réalité, on se rend compte que ceci ou cela n'est pas possible et une autre réalité apparaît alors. Je crois que, par cette démarche, je cherche à coller au plus près de ce qui est vrai. D'autant plus que j'ai une aspiration à aller vers des sujets qui contiennent une part d'indicible ou de difficilement exprimable. Et donc, pour ne pas partir dans l'immatériel, j'ai besoin de me raccrocher à des éléments tangibles. Je ne serais pas capable de visualiser les choses avec tant de précision, en écrivant seul devant mon mur.

Pour qu'il y ait adéquation avec votre démarche de travail, comment choisissez-vous vos comédiens ?

► Pour «Cendrillon», il y a d'abord eu des entretiens, puis un atelier de trois semaines avec 60 personnes. Après, ce qui joue, c'est la sensation que j'ai que ces gens seront capables de vivre, de porter le projet que je veux mener. Qu'ils seront capables de tenir le choc.

Tenir le choc ?

► Oui, car c'est fragilisant. C'est déjà fragilisant de faire du théâtre, encore plus de la création. Et, avec moi, c'est un spectacle qui s'écrit au fur et à mesure des répétitions, avec beaucoup de va-et-vient sur le texte. Ça demande une sérénité, une maturité humaine, une stabilité. La motivation ne suffit pas.

“

Je reconstitue les éléments de la pièce, un peu comme un juge d'instruction reconstitue la scène du crime.

Vos spectacles partent en tournée à l'étranger, vous avez adapté des mises en scène en Russie. Ces incursions à l'étranger vous nourrissent-elles ?

► J'espère. Mais c'est surtout que ça me fait plaisir. C'est une chance. La Russie m'attirait tant sur le plan de la vie que du théâtre. Après, il ne faut pas se perdre là-dedans car, à partir du moment où les opportunités deviennent de plus en plus nombreuses, on ne peut pas répondre à toutes les aspirations qu'on peut avoir. Il faut savoir rester raisonnable.

Et avec 4 spectacles cette saison, vous restez raisonnable ?

► Non... [il sourit] Mais je plaide non coupable pour cette

saison. Si j'avais pu choisir mon emploi du temps, je n'aurais jamais choisi de faire 4 spectacles! Ça coupe de tout, ça veut dire qu'on ne fait que ça, tous les jours. Là, j'ai un spectacle à écrire pour décembre que je n'ai pas encore commencé à écrire. Ce n'est pas raisonnable physiquement et mentalement. Mais ce sont des contraintes que j'ai choisies. En même temps, j'ai tellement peur de l'après. Si tout ça s'arrête, qu'est-ce que je vais faire? Penser à ça me terrifie. ■

Le deuil selon Cendrillon

Si Tom Lanoye se réapproprie le mythe de Médée, Joël Pommerat s'approprie, lui, le conte de Cendrillon. Et chacun installe son personnage, connu de tous, dans le monde d'aujourd'hui, en se concentrant sur les rapports humains, nimbés du voile de la mort.

La Cendrillon de Pommerat est un enfant qui n'a pas compris les dernières paroles de sa mère agonisante. Elle imagine qu'elle lui a demandé de penser à elle en permanence, seul moyen pour qu'elle survive. Et de ne pas y parvenir, l'enfant se punit en acceptant toutes les tâches ingrates ordonnées par sa belle-mère.

Comme à son habitude et chose qu'il fait avec maestria, Pommerat nous emmène dans un univers imaginaire fascinant et absorbant. Dans un cube noir, ce sont les lumières d'Eric Soyer qui font le décor et qui troublent nos sens: qu'est-ce qui est matériel? Qu'est-ce qui est immatériel?

Joël Pommerat nous dit (voir interview page précédente) qu'il tient à reproduire sur scène les images qu'il a en tête. Et c'est tout à fait ça: on est dans la tête, dans la boîte crânienne du créateur où surgissent des personnages exubérants, des scènes au bord du réel, mais tellement significatives.

Cendrillon, pièce «pour tous publics de 8 à 88 ans» se lit à deux niveaux: les enfants se délectent des rapports parents/progéniture; les adultes, eux, déchantent à contempler cette représentation de leur monde, de leurs lâchetés, de leur bonne volonté. C'est caricatural, c'est vrai, mais ça vise juste. Et sont tellement troublants ces moments où le rire s'échappe, loquel, à peine fini, nous laisse en plan avec des sujets graves, loin, bien loin de prêter à rire. ■ C.B.

Cendrillon de Joël Pommerat : chef d'oeuvre

Christian Jade
Jeudi 13 octobre 2011

Après *Le Petit Chaperon Rouge* et *Pinocchio*, voici *Cendrillon*, le troisième conte « pour enfants » repensé et « redessiné » par Joël Pommerat, artiste français associé au Théâtre National. Une première mondiale, hors de France, mélange subtil d'émotion et d'humour.

Critique:****

Sandra, une petite fille comme tout le monde? Oui et non. Mais c'est vrai qu'avant de devenir Cendrillon, elle devra résoudre un problème majeur pas féérique du tout: comment devenir elle-même et se délivrer de la fidélité à une mère morte, dont elle interprète mal les derniers mots. La très belle scène entre mère et fille qui débute et conclut le spectacle est son fil conducteur.

Cendrillon n'est pas une « petite sainte » entourée d'animaux bienveillants mais une sale gamine au langage impertinent ...qui nous fait rire autant qu'elle nous émeut. Émouvante car Joël Pommerat nous la montre un peu « maso », face à ses garces de belles sœurs. Comme si elle voulait se punir, à coups de tâches domestiques, de ne pas être assez fidèle à sa mère morte avec laquelle elle feint de communiquer par téléphone portable (dans le conte de Grimm elle va prier plusieurs fois par jour... sur sa tombe). Deborah Rouach l'incarne à merveille, avec un mélange de gouaille, de rouerie et de sérieux qui nous rendent ce personnage « féérique » très vraisemblable, avec une curieuse part de mystère.

La belle -mère est bien une méchante mégère et hurle ses colères, mais surtout...elle devient la vraie « rivale » de ses filles et de sa belle-fille, Cendrillon, auprès du Prince, un petit malheureux, lui aussi rongé par la perte de sa mère. (Très drôle c'est lui qui offre sa chaussure à Cendrillon pour qu'elle puisse le retrouver!). Dans ce rôle ambigu de belle-mère et rivale, Catherine Mestoussis éclate de vérité et contrôle parfaitement le rôle quasi hystérique qui lui est attribué. Et la fée (délicieuse Noémie Carcaud) est drôle et cocasse car pas toute puissante: elle aussi a des failles humaines qui font se marrer toute la salle, grands et petits. Une fée copine, quoi! Et un père « charmant » de Sandra/ Cendrillon, Alfredo Canavate: il joue aussi le père du Prince, en finesse discrète.

Derrière cette réussite des interprètes, il y a le texte, contemporain aux dialogues alertes de Joël Pommerat, avec une récitante en off qui nous cadre l'histoire dans une ambiance de rêve éveillé. Il y a aussi cette manière unique de Pommerat de jouer sur une lumière minimaliste, installant le songe et la féerie en douceur, pour mieux nous plonger dans les vérités inconscientes. Ni animaux bienveillants, ni citrouille/carrosse, ni palais endimanché. Une seule métamorphose: la chaussure de verre devient une maison de verre où se heurtent des oiseaux perdus. Un vrai cauchemar ou un conte initiatique qu'enfants ou adultes peuvent vivre à leur niveau d'angoisse ou d'émerveillement. La plus belle réussite de Pommerat dans le domaine du conte pour enfants/adultes. Une intelligence sensible au service de nos rêves, sans leçon de morale: du grand art.

CENDRILLON SANS SA CITROUILLE LE CONTE DE PERRAULT RELU PAR POMMERAT. UN JOLI TRAITEMENT DE CHOC.

10 novembre 2011 - Philippe Chevilly

Pommerat transforme le conte de Perrault en fable initiatique moderne.

Les écoliers venus « faire la fête » à Cendrillon aux Ateliers Berthier doivent réviser leurs tendres souvenirs. Pas de pantoufle de vair, mais un soulier verni (appartenant au prince), pas de citrouilles, de rares belles robes (d'emprunt) pour le bal... et un monde qui ressemble beaucoup à celui d'aujourd'hui. Restent les angoisses de l'enfance, les rêves qui deviennent parfois réalité, les chaînes que l'on brise pour décider enfin de sa vie... Joël Pommerat a transformé le conte de Perrault en fable initiatique moderne, en tordant-transposant avec gourmandise les clichés du mythe. Son spectacle joue le décalage ironique et clair-obscur, sans jamais perdre le fil de l'histoire. Et sans mégoter sur la féerie.

L'ombre et la lumière

Le metteur en scène, artiste associé à l'Odéon, alterne savamment, comme à son habitude, l'ombre et la lumière - personnages découpés en un flash sur le grand plateau vide et noir ; projections de ciel, de papiers peints baroques, de formes mouvantes et scintillantes, qui donnent le vertige aux jeunes spectateurs. Ça crie dans le noir - d'excitation et de peur -, ça jubile quand les images émerveillent ou que les gags font mouche. On est loin des carrosses dorés, des tulles pastel de Disney... Mais c'est beau tout de même. Et quand Cendrillon et le Prince dansent un brin techno, on peut taper des mains et des pieds (pauvres gradins !)... Si Cendrillon passe sa vie à nettoyer poubelles et cendriers (Cendrier, son surnom avant de devenir Cendrillon, par le fait du Prince), c'est pour expier son manque de zèle à célébrer la mémoire de sa mère. La jeune fille a mal interprété ses dernières paroles et croit pouvoir la ramener à la vie en ne pensant qu'à elle. Le prince, lui, attend depuis dix ans un coup de fil de sa mère, qu'il croit en voyage alors qu'elle a disparu, elle aussi. Leur rencontre coup de coeur va leur permettre de tourner la page du deuil et de grandir d'un seul coup.

Il y a plein de gimmicks sympathiques dans ce Cendrillon new-look : la fée néo-baba maladroite et folingue, la marâtre qui fait de la chirurgie esthétique et parle comme Marine Le Pen... Mais aussi des moments d'émotion, quand le Prince interprète « Father and Son » de Cat Stevens : « I have to go away » (« Il faut que je parte »), dit le fils à son père - la morale de l'histoire, en quelque sorte. Les comédiens, dont certains jouent deux rôles, interprètent à la perfection leur personnage de conte contemporain - entre hyperréalisme et cartoon. Imperturbables face à la guerre des boutons qui fait rage dans la salle, ils donnent tout pour semer dans le coeur des enfants surpris les premières graines de la passion du théâtre.

Un Cendrillon dénudé et existentiel

Une fée-marraine paumée, d'affreuses demi-sœurs folles de SMS, une mise en scène efficace : tel est le menu de Cendrillon.

● Michaël GIGUERE

Il était une fois, dans un pays très très lointain, une petite fille du nom de... Sandra. Elle se maria... mais pas avec son prince charmant. Et elle eut beaucoup d'enfants... deux ou trois, aujourd'hui, c'est « beaucoup », non ? Et ses affreuses demi-sœurs ? Elles envoient plus de sms qu'elles ne parlent... Et la fée-marraine, dans tout ça ? Elle est paumée, fume et lit des bouquins de magie...

Innover sur plusieurs plans

C'est dans plusieurs ruptures (de ce genre) avec le conte de Perrault que nous entraîne Joël Pommerat, auteur et metteur en scène, dans son *Cendrillon*



Gic/Olsson

éclaté et très contemporain. Réinterprété à de maintes reprises, ce conte est usé, et le défi est de taille. Mais Pommerat le relève à la perfection et livre à son public une pièce de théâtre rafraîchissante mais non pas moins profonde, qui saura captiver, séduire et remuer tous les publics.

Une mise en scène minimaliste et épurée faisant un usage dosé de la projection vidéo, des textes croustillants, drôles et émouvants, des comédiens très à l'aise et convaincants ainsi qu'une narration hors-champ scellant bien l'ensemble du récit : ce sont d'ailleurs tous les ingrédients de l'effica-

cité remarquable de la pièce aux plans narratif, scénique et du jeu. Et tout en faisant appel à une certaine ironie commune aux adaptations modernes de *Cendrillon*, Pommerat ajuste le ton pour tous les publics, sans le saturer de blagues faciles. Tout y est, de manière équilibrée, et

le résultat est plus qu'emballant. Mais il faut dire que le créateur derrière l'œuvre a fait ses classes auparavant.

Un metteur en scène qui promet

Joël Pommerat, avant son *Cendrillon* contemporain, a adapté *Le petit chaperon rouge*

Et la fée, dans tout ça ? Elle est paumée, fume et lit des bouquins de magie...

en 2006 et *Pinocchio* en 2008. Après avoir flirté avec le métier d'acteur, il choisit en 2006 la voie plus libre de la création théâtrale.

En 2006, ses spectacles *Au Monde* et *Les Marchands*, présentés au Festival d'Avignon, ont bénéficié d'un rayonnement international. ■

► Au Théâtre National, Bruxelles.
► BILLETS toujours disponibles les 26 et 29 octobre 2011

CENDRIER, LA FORMIDABLE CENDRILLON DE POMMERAT

Mardi 25 octobre 2011



Une pièce magique, à mettre sous les yeux de tous les frileux du théâtre

Création Et si le destin de Cendrillon tenait dans la mauvaise compréhension des derniers mots de sa mère, sur son lit de mort ? C'est, en tout cas, la judicieuse interprétation qu'en fait Joël Pommerat dans sa très libre adaptation du conte.

Sandra (Deborah Rouach), puisque c'est ainsi que s'appelle ici l'enfant, grandit donc chargée d'une mission terrible (penser à sa maman à chaque instant), qu'elle pense nécessaire à la survie de sa mère. C'est pour ça qu'elle endure sans broncher les moqueries régulières et les tâches ménagères - ce qui lui vaut le surnom de "Cendrier" - imposées par sa belle-mère coquette (Catherine Mestoussis) et ses demi-sœurs frivoles (Noémie Carcaud et Caroline Donnelly). Jusqu'au jour où, sur l'insistance de sa bonne fée, elle décide de se rendre au bal donné par le roi en l'honneur de son fils...

L'histoire est connue, et les principaux motifs sont respectés (ah, le savoureux épisode de la chaussure!). Comme à son habitude, Pommerat insuffle dans sa mise en scène finesse et maîtrise, raffinement et profondeur. Un soupçon de psychologie aussi, qui font de sa *Cendrillon* une pièce à montrer sans crainte à tous les frileux du théâtre. S'ils ne sont pas bluffés, c'est qu'ils sont de mauvaise volonté.

A.N.

« CECI N'EST PAS UN CENDRIER ! »

7 novembre 2011 - Bruno Deslot

Après Pinocchio et Le Chaperon rouge, Joël Pommerat, artiste associé au Théâtre de l'Odéon et au Théâtre National de Bruxelles, propose une version bouleversante et inattendue de Cendrillon, la Très jeune fille en proie à son destin lorsque sa mère l'abandonne dans un dernier souffle !

Plongée dans une semi-obscrité et placée en fond de scène, la mère de Cendrillon expire, tentant en vain de livrer à sa fille quelques mots de réconfort. Telle La mort de la Vierge par Caravage, autour de son corps inerte, règne un mystère, un secret qui perdura et mènera la Très jeune fille, Cendrillon, sur les chemins de l'infortune. A la fois proche et lointain du conte traditionnel de Perrault ou des frères Grimm, Joël Pommerat, situe l'enfant seule face à son destin avec pour seul bagage, quelques rôles incompréhensibles exprimés par une mère désormais disparue. Une donnée énigmatique permettant à Pommerat, semble-t-il, de proposer une manière de déchiffrer le vrai moteur de l'histoire de cette Très jeune fille, comme il la nomme.

La pantoufle, la marâtre, les sœurs détestables, le roi, le prince, tous les ingrédients sont réunis pour raconter l'histoire de Cendrillon et pourtant dès le début de la pièce, la notion de deuil est présente et le verre vole vite en éclat ! Comment faire le deuil d'une mère dont la Très jeune fille se croit coupable ? En accumulant les tâches ménagères de la maison de la marâtre ? En dormant à la cave sur une paille placée à même le sol ? S'imposant les pires humiliations pour toujours mieux expier sa peine ? Certes, associé à la souffrance, le deuil est considéré comme un processus nécessaire à la délivrance, mais laquelle ? La Très jeune fille ne s'octroie que la liberté de penser à sa mère lorsque son énorme montre sonne ! Ataraxique ou dépressive, entre l'aspirateur et les oiseaux morts à ramasser, un cheminement intérieur se fait.

Savoir oublier pour mieux rêver !

Un décor en cube habillé de lumières d'une grande modernité, Eric Soyer a réalisé un travail de maître. Entre suggestion, fiction et réel, le travail de Pommerat prend tout son sens et s'inscrit dans une magie de l'imédiateté, celle d'un ouvrage dont on tourne les pages avec toujours plus d'émerveillement. Entre ombre et lumière, les mots sont lâchés avec une évidence propre à l'enfance et rythme une proposition d'une grande sensibilité. La maison de verre de la marâtre, que le beau-père n'épousera finalement jamais, est suggérée par un assemblage de nervures sombres projetées sur les murs formant un cube, accentuant la verticalité de l'édifice et lui donnant une dimension parfois inquiétante.

Un papier peint psychédélique se déroule le soir où le roi organise la fête pour son fils, le prince. Derrière les grandes portes, on entend une musique très actuelle. Nous ne sommes pas à un bal de jeunes premières comme le pensaient la marâtre et ses crétines de filles !

L'ensemble du dispositif scénique repose sur un traitement des lumières qui relève d'un tableau de maître et il serait bien présomptueux d'évoquer tous les éléments de la composition au risque de l'amoindrir. Les comédiens belges francophones sont confondants dans leur rôle qu'ils incarnent avec une touchante vérité. L'hystérique et castratrice marâtre, Catherine Mestoussis mène la danse en habit de bal. Sa voix rauque et nerveuse révèle une tension qui contraste avec le personnage du père, Alfredo Canavate, d'un calme olympien. Noémie Carcaud et Caroline Donnelly, interprètent, avec une justesse agaçante, deux gourdes scotchées à leur téléphone portable, passionnées par bien peu de choses et arrimées à un quotidien d'une étonnante banalité. Petite, fragile et touchante, Déborah Rouach, le cendrier, porte son fardeau avec une humilité et un talent époustouflants.

Tout au long de la pièce, elle incarne bien plus que la simple Cendrillon que tout le monde s'attend à voir, mais le deuil, celui qui nécessite le soutien d'autrui qu'elle trouvera en la personne de sa bonne fée, la déjantée Noémie Carcaud. Ainsi, en s'autorisant l'oubli, elle s'octroie le rêve et se tourne vers le prince (Caroline Donnelly) à qui elle ouvre les yeux sur la vie.

Joël Pommerat peut se féliciter d'avoir fait la joie des petits et des grands le soir de la première, aux Ateliers Berthier, avec un spectacle qui relève de l'exception dans le paysage dramatique actuel. On ne peut qu'encourager vivement et simplement toute la France à découvrir ce chef-d'œuvre !

CENDRILLON Dépoussiérer les clichés

Michel Voiturier
Jeudi 13 octobre 2011

À partir du décès de sa mère, la Cendrillon de Pommerat va adapter sa conduite pour tenir une promesse incertaine. Et traverser le conte en mettant à mal tous les stéréotypes du genre. Avec sa sensibilité très personnelle, Joël Pommerat a écrit et mis en scène une transformation du célèbre conte pour nous en offrir une interprétation étonnante. Si l'essentiel de la structure narrative s'y trouve, le comportement des personnages prend d'autres dimensions. D'où une vision très actuelle.

Certes la marâtre reste une infâme mégère et ses deux filles des pestes égocentriques. Mais leur bêtise est insupportable et leur soif de paraître plutôt tendance, au point d'envisager la chirurgie esthétique. Cendrillon (Sandra, surnommée Cendrier par ses demi-sœurs) est une gamine volontaire au point de sembler rebelle ; elle demeure inébranlable dans le serment tacite qu'elle fit à sa mère sur son lit de mort.

Le père se révèle mollasson, flexible, malléable, bref inexistant. La fée a tout d'une SDF et le prince n'a de charmant que le nom, enfermé qu'il est, lui aussi, dans une relation posthume obsessionnelle avec sa défunte maman. Pour le reste, chacun découvrira ce que les éléments originels de l'histoire sont devenus : corvées ménagères de Cendrillon, chaussure perdue lors du bal, happy end...

Les distorsions apportées par Pommerat prennent sens à travers le jeu subtil des comédiens, l'utilisation magistrale de l'espace scénique, l'usage non ostentatoire de moyens vidéo pour rendre mouvants les décors et fantomatiques les reflets des personnages. Les éclairages d'Eric Soyer savent susciter les ambiances glauques de certains épisodes, cernent les protagonistes et les lieux de manière aussi cinématographique que le nécessite la brièveté des séquences.

Car chaque moment est bref. Chaque scène se fonde, fluide, dans la suivante et chaque fois, du noir, surgit, par magie, un nouvel endroit, une nouvelle atmosphère. Un émerveillement constant. Quant à l'interprétation, elle s'avère sans outrance, même dans la caricature. Rien n'est superflu mais tout est nécessaire dans les mots ou les gestes que la distribution, sans exception, affirme avec conviction. Nous sommes dans l'évidence.

UN MIROIR DE VIE

Cependant, la représentation n'est pas simpliste. Elle recèle de nombreuses pistes qui vont au-delà du conte traditionnel. Le rapport des enfants à la mort est très fort. Le poids des incertitudes du langage pèse sur l'existence et culpabilise. Ainsi de la promesse faite par Cendrillon qui a mal compris les dernières paroles de sa génitrice ; ou du prince qui se laisse berné par les mensonges de son père se refusant à lui expliquer qu'il est orphelin. Car les paroles sont porteuses de communication et celui qui les reçoit les déforme inévitablement. D'où les malentendus qui, comme pour Sandra et l'héritier du trône, ont parfois une influence prégnante sur le comportement. De même, les mots sont porteurs de rêves et d'imaginaire. Les prendre pour réalité met en déséquilibre par rapport au réel.

C'est le cas pour la jeune fille autant que pour sa belle-mère, ses pimbêches de sœurs et même pour son paternel. Pour la voix off de la narratrice, ils se sont dissociés de son corps et, pour son porte-parole (si on peut dire), ils se traduisent en un langage gestuel codé dont on ne possède pas la clé.

Il y aurait encore bien à dire sur le contenu riche de cette représentation. Entre autres sur ses jeux de miroir, de reflets, de dédoublement des êtres, les vitres en tant que transparence mais aussi obstacles entre ceux qui se trouvent de chaque côté. Puis aussi à propos de la fin qui montre que si les amours durent rarement longtemps, les liens affectifs sont susceptibles de se perpétuer. Qui montre, en un mouvement visuel presque vertigineux, que vivre est parcourir sans cesse un chemin jusqu'à la fin.

Cendrillon de Joël Pommerat Un conte théâtral magistral

9 novembre 2011

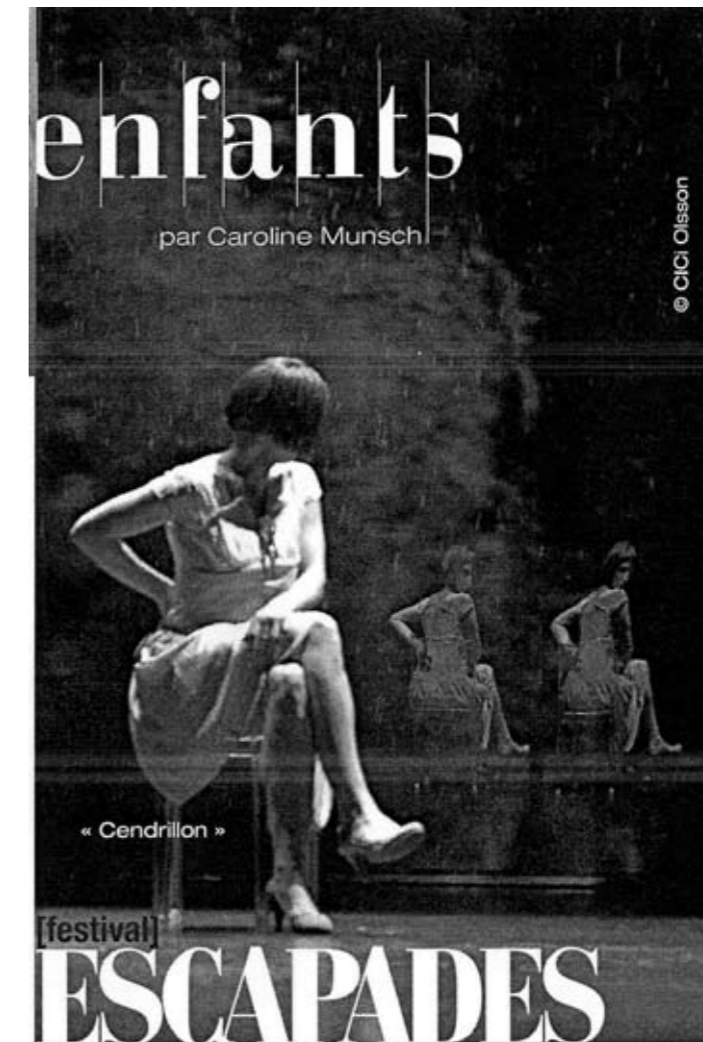
Après Pinocchio et Le Chaperon rouge, Joël Pommerat aborde à nouveau l'univers des contes avec Cendrillon, dont les versions les plus connues en Europe – très différentes – sont signées Charles Perrault et Jacob et Wilhelm Grimm. Plus légère et souriante chez le premier, plus noire et violente chez les seconds. Pour sa part, en restant fidèle à la trame du conte, Pommerat s'est emparé du mythe en tenant à distance les stéréotypes et l'imagerie qui lui sont souvent accolés, au cinéma comme au théâtre. Tant par son écriture originale et vivace que par l'ensemble de sa réalisation, il réussit, dans une transposition pleine de modernité, à apporter une profondeur prégnante au conte et à ses personnages, réunis dans un voyage initiatique et identitaire à partir de l'enfance, jusque dans ses rencontres avec la mort.

Après avoir quitté sa mère sur son lit de mort, la jeune Sandra (Cendrillon) est confiée par son père, inconsistant et lâche, à une belle-mère marâtre flanquée de deux filles nunuches et pimbêches, dont elle devient le souffre-douleur. Mal logée dans une soupente, elle doit surtout s'acquitter des tâches ménagères les plus sordides – ici largement évoquées – et subir les brimades et les humiliations de celles qui partagent son quotidien. Non sans garder, par fidélité à un serment, une capacité de rébellion issue d'un caractère bien trempé. Puis, vient l'annonce d'un bal donné par le Roi en l'honneur de son fils auquel les trois femmes sont conviées. Cendrillon, bien sûr, n'est pas de la fête mais avec l'aide de sa marraine –fée, elle réussira à rejoindre le Palais royal pour rencontrer le Prince. Coup de foudre et happy end.

Découpée en brèves séquences ponctuées de noirs, la représentation ouvre sur une réflexion existentielle en portant, à travers ses décalages et ses inventions, un regard interrogateur, non dépourvu d'humour, sur la condition humaine. Tour à tour émouvant sans mièvrerie ou comique avec subtilité. Cette très belle réussite est portée par une interprétation magnifique. Deborah Rouach campe une Cendrillon impertinente, espiègle et obstinée, Alfredo Cañavate est un père falot à souhait, puis un roi attaché au bonheur de son fils, Catherine Metoussis une pétulante et acariâtre belle-mère devenue rivale de ses filles, les deux sœurs, Noémie Carcaud et Caroline Donnelly, sont parfaites dans le registre de bécasses prétentieuses avant d'interpréter respectivement une fée joyeusement disjonctée, et un prince – qui n'a rien de charmant – obsédé par la disparition de sa mère. Le récit est aussi porté par la gestuelle d'un narrateur, Nicolas Nore, accompagné de la voix off troublante de Marcella Carrara.

Mais la plénitude de ce spectacle résulte aussi des autres éléments qui le composent. Dans la boîte noire aux parois coulissantes autorisant des effets miroirs conçue par Eric Soyer, dont les lumières intègrent avec finesse les vidéos très réussies de Renaud Rubiano, se révèlent ambiances et atmosphères évocatrices adaptées à ce conte croisant le réel et l'onirique. Ainsi, c'est dans la succession et les mouvements des images présentées avec brio que s'exprime la notion de féerie attachée au genre. Sans oublier la contribution des costumes organiques d'Isabelle Deffin, ou la musique d'Antonin Leymarie et le son de François Leymarie. Car le théâtre de Joël Pommerat fusionne avec maîtrise et intelligence tous les composants qui lui sont associés, sans hiérarchie, dont l'alchimie résulte d'un long travail de création. Son aboutissement s'avère ici particulièrement remarquable et suscite un grand plaisir théâtral.

26 octobre 2011



Destiné aux enfants de 5 à 16 ans, le festival Escapades démarre, le 5 novembre, avec le très attendu « Cendrillon » de Joël Pommerat à l'Odéon-Ateliers Berthier. Puis ce sera au tour de J.M.G. Le Clézio de recevoir, à l'Auditorium du Louvre le 7 novembre, le jeune public à partir de 9 ans pour une lecture exceptionnelle de « Balaabilou » (nouvelle extraite de « Désert », éditions Gallimard), suivie d'un échange avec l'auteur. Côté musique, deux rendez-vous : « Ma nuit avec Bowie » d'Isabelle Wéry qui traite de l'adolescence à travers les yeux d'une gamine qui se découvre au gré de la musique et des textes de ses idoles et, au Point Ephémère, la chanteuse montante Nadeah interprétera les titres de son nouvel album. Autres spectacles : « J'ai aimé... » par la Cie En Attendant au collège Grange-aux-Belles (dès 11 ans) ; « Un jour, j'irai à Vancouver ! », un seul-en-scène de Rachid Bouali et « P.P. les p'tits cailloux » de et par Annabelle Sergent, spectacle nommé pour le Molière Jeune public 2011, au théâtre Berthelot à Montreuil (93)... Au total, sept lieux différents (Paris, banlieue), huit spectacles, une lecture, un happening photo, pour cette neuvième édition qui promet d'être mordante, piquante et revigorante. Jusqu'au 25 décembre. ■

L'histoire de Cendrillon fait partie de la culture et de la mémoire collective de tout Français normalement constitué qu'il a lue enfant, mais le plus souvent dans une version édulcorée de Charles Perrault et souvent assez piteusement illustrée, ou bien dans celle des frères Grimm, et, qu'une fois adulte, il n'a jamais relue...

Donc Cendrillon, petite fille puis adolescente, est persécutée par la nouvelle épouse de son père mais une charmante fée va l'introduire dans un bal donné à cour du Prince. mais les deux filles de la dame vont tout faire pour écarter Cendrillon du Prince charmant. Mais, miracle! comme il n'en existe que dans les contes de fée, une petite chaussure de vair (fourrure de grand prix) que Cendrillon a perdue en sortant du château, va permettre au Prince de retrouver celle dont il tombé aussitôt éperdument amoureux, et de se marier avec elle.

La gentille Cendrillon aura donc droit au bonheur qu'elle a amplement mérité après tant d'années passées à souffrir chez son odieuse belle-mère qui lui faisait accomplir du matin au soir les travaux ménagers les plus repoussants. les plus durs. Bref, la justice est passée et la morale est sauvée... bien entendu, Joël Pommerat quand il empare de ce genre de mythes où le héros doit lutter contre sa propre famille (Le Petit Chaperon rouge ou Pinocchio), réécrit toute cette histoire et quitte résolument les domaines de du conformisme et c'est une autre Cendrillon qui apparaît; chez Pommerat, la gentille jeune fille va enfin quitter un état d'aliénation où elle acceptait d'obéir aux ordres donnés par sa méchante belle-mère et dont on peut se demander si elle n'y trouvait pas un certain plaisir masochiste pour acquérir enfin sa liberté et entrer dans un monde sans doute moins confortable et moins rassurant mais où elle pourra acquérir une véritable identité.

Cendrillon ne jouera plus le personnage de la gentille petite fille martyrisée mais devra affronter la vie avec ses trous noirs qui se nomment la mort, l'absence, la peur, etc.. L'enfant qu'elle était va grandir, supporter les épreuves sera ainsi condamnée à revivre la perte de sa mère chérie dont Perrault parle peu mais sur laquelle Pommerat revient, obsession de Cendrillon qui doit rejoindre les siennes.

En devenant adulte au bout de ce parcours initiatique, elle devra accepter ce deuil, parce qu'il n'y a malheureusement aucune autre issue si l'on veut vivre. " Le désir de vie par rapport à son absence", dit Joël Pommerat. C'est sans doute le prix à payer quand on veut acquérir son autonomie et ne plus être sous la coupe des adultes et des familles. L'image de cette mère disparue, que l'on voit étendue sur son lit au début et à la fin est bien en filigrane de tout le spectacle et en est pour ainsi dire le véritable moteur. Mais il y a de l'ironie et du comique dans l'air: la belle-mère est vulgaire jusque dans ses expressions, le Prince perd son auréole de Prince charmant et Cendrillon la petite fille aux boucles blondes un peu neuneu...

Eric Soyer, le remarquable scénographe et éclairagiste (double fonction qui est rare) a imaginé un cube noir très fermé où chacun des personnages va prendre une dimension mythique et le plateau devient ainsi le cadre sublime de courtes scènes où la voix du narrateur (Marcella Carrara) nous introduit lentement. La lumière fait ici partie du travail de scénographie. C'est une écriture en elle-même dont on sent que chaque terme du vocabulaire a été soigneusement pesé, en accord parfait avec la mise en scène.

Comme le jeu de tous les acteurs belges: Noémie Carcaud, Caroline Donnely, Catherine Mestoussis, Alfredo Canavate et, en particulier Deborah Rouach (Cendrillon), est de grande qualité, on se laisse vite emporter. par ce conte pour adultes/enfants ou pour enfants/adultes si l'on préfère. D'autant plus que la mise en scène de l'auteur est d'une précision absolue, ce qui n'exclut pas une grande poésie, au contraire. Jamais peut-être, Pommerat n'aura aussi bien maîtrisé à la fois l'écriture et la mise en forme de ce conte pour grands enfants et adultes. il y a en effet, dans le texte comme dans la mise en scène, plusieurs niveaux possibles de lecture, et la joie dans les yeux d'un petit garçon de onze ans et de sa sœur de neuf faisait plaisir à voir. Seul bémol: on ne voit pas bien, à part les nuages qui passent et encore (c'est devenu un stéréotype du théâtre contemporain!) à quoi peuvent servir les images vidéo de motifs géométriques en noir et blanc qui n'apportent pas grand chose, voire même polluent la vision des images.

Mais sinon, quelle intelligence dans la conception du spectacle et quel raffinement dans la direction d'acteurs! Après tant de spectacles approximatifs depuis la rentrée, cela fait du bien à voir! N'hésitez pas, même si la salle et la scène sont peu éclairées (mais il n'y a rien de violent ou d'agressif), à y emmener des enfants, disons à partir de sept/ huit ans. vraiment, vous ne le regretterez pas, et eux non plus.

L'Affaire Cendrillon

17 octobre 2011

Lucie Van de Walle

Qui n'a pas lu Cendrillon, ce conte populaire étoffé de maintes versions, dont celles de Perrault et de Grimm pour les plus notoires ?

Cette histoire d'orpheline qui a fait l'objet d'adaptations destinées au cinéma, à l'opéra, qui a servi d'argument de ballet, connaît aujourd'hui une nouvelle aventure grâce à l'auteur et metteur en scène Joël Pommerat.

Et c'est au théâtre que, sans rien céder aux sirènes de la facilité, la vieille et néanmoins indestructible fable s'offre un solide coup de jeune.

Et c'est vers le haut qu'est aspiré le public qui se régale de la verve piquante de la jeune héroïne, des dialogues colorés de la stupide et, en quelque sorte, rustique marâtre et des maladroites d'une fée assez givrée. Pur délice aussi que cette mise en scène épurée de Joël Pommerat où clarté et imagination font rarement si bon ménage. Option transparence et jeux de miroirs, la scénographie et les lumières signées Éric Soyer, sculptent l'espace et enveloppent les scènes de ce qu'il faut de féerie et de mystère.

Parmi l'excellente distribution, soulignons les prestations de Catherine Mestoussis et de Deborah Rouach, respectivement belle-mère et belle-fille de cette affaire de famille recomposée tournant au vinaigre.

Si le spectacle est prévu pour les jeunes de 7 à 77 ans, il vaut mieux pour tous d'avoir le conte original à l'esprit, car indubitablement cela en augmente le sel. Car la Cendrillon de Joël Pommerat déménage sec et c'est une merveille du genre.

**** Cendrillon



© CICI OLSSON

Brillante et inattendue, telle est la version très actuelle que livre Joël Pommerat du conte de Cendrillon, tendu de l'écriture à l'interprétation. Entre deuil, culpabilité et cruauté, Cendrillon, vitale Deborah Rouach, laisse triompher la vérité en ce cube de verre sans âtre. Et guérit les âmes. (L.B.)
 → Bruxelles, National, jusqu'au 29 octobre. Tél. 02.203.53.03.

LE SOIR

Cendrillon

★★★★

Théâtre National

En adaptant *Cendrillon* à la scène, Joël Pommerat crée un spectacle superbe et bouleversant. Bien loin des clichés du film de prince charmant, il explore les blessures de l'enfance et donne une réelle épaisseur à tous les personnages. On rit énormément mais on se retrouve aussi aux bords des larmes dans les moments les plus émouvants. Une réussite totale, pour petits et grands. (J.-M.W.)

Cendrillon et son vœu



Une classe de 4^e primaire a participé à la création de *Cendrillon* de Joël Pommerat.

Peut-être connaissez-vous le conte de Cendrillon. Walt Disney l'a présenté. Mais avant lui, il y avait eu en 1697, Charles Perrault et puis en 1812, les frères Grimm. Chacun a réécrit ce conte qui présente une jeune fille maltraitée par sa belle-mère et moquée par les deux filles de celle-ci. Un bal est organisé par la cour. Cendrillon rêve d'y aller. Ce conte a été raconté de nombreuses fois sur tous les continents. Il a voyagé longtemps de cette manière. On a même constaté qu'il y en avait 510 variantes ! Les enfants de 4^e année de l'école libre de Saint-Roch de Bruxelles ont découvert cela.

Participer à la création

Ils ont été associés à un spectacle qui porte le nom de *Cendrillon* et qui a été écrit par Joël Pommerat, un auteur-metteur en scène qui a déjà réécrit d'autres contes (*Pinocchio*, *Le Petit Chaperon rouge*, etc.). « Nous avons lu différentes versions du conte, explique une des filles de la classe. Et on va lire un *Cendrillon japonais* ! » Les enfants de cette classe ne connaissaient pas Cendrillon, la

plupart ont des origines africaine ou arabe et ils sont riches d'autres contes appris dans leur milieu d'origine. Ils n'avaient jamais vu une pièce de théâtre.

Une 511^e version de Cendrillon

Joël Pommerat aime écrire le texte d'une pièce de théâtre en travaillant déjà avec les acteurs, en imaginant la mise en scène. Chaque semaine, le vendredi, les enfants sont donc venus au théâtre voir les scènes, découvrir l'histoire morceau par morceau, en discuter avec l'auteur-metteur en scène. Le *Cendrillon* de Joël Pommerat est vraiment réécrit, c'est une 511^e version ! Sandra (Cendrillon) s'est promis de ne cesser de penser plus de 5 minutes à sa mère. Un vœu pénible. Les enfants discutent de cette question. « Sandra est malheureuse, explique Joël Pommerat, elle pleure. Sa montre tombe en panne. Elle oublie de penser à sa mère. Or, elle croit que si elle oublie, celle-ci peut mourir pour toujours. Est-ce la vérité ou est-ce ce que Sandra pense ? » À voir au Théâtre National, à Bruxelles, jusqu'au 29 octobre. M.-A.C.



Du silence des agneaux

Octobre 2011

Il y a des fées, mais ce n'est pas féérique. Des chaussures se perdent, mais pas celles que l'on croit. Il y a une méchante belle-mère, mais elle n'est, au fond, pas si diabolique que ça. Souvenez-vous de l'histoire de *Cendrillon*, puis oubliez-la : Sans fard, sans paillettes, abrupte et violente, celle-ci n'est peut-être pas la vraie Cendrillon, mais elle est bien ancrée dans la réalité.

« *Je n'écris pas des pièces, j'écris des spectacles.* » Avec *Cendrillon*, Joël Pommerat nous le prouve une fois de plus.

Dans une obscurité presque totale, la voix aux accents lointains d'une narratrice s'élève pour conter l'histoire de cette toute jeune fille qui comprit mal ce que sa mère lui dit sur son lit de mort et qui, de longues années durant, se construisit sur une erreur. Les tableaux se succèdent, nets et admirablement orchestrés. Ombre et lumière sculptent l'espace sans effort, de cave sombre et lugubre en maison de verre scintillant sous le faste du lustre en cristal. Les personnages connus apparaissent, évoluent, et pourtant bien vite on oublie la trame du conte de fées pour se concentrer sur l'instant. Les dialogues ont la férocité de l'enfance : bruts de décoffrages, directs, et sans chichis. C'est souvent percutant, comique parfois, et toujours pertinent. Récrire une histoire sans en changer une ligne, c'est la prouesse qu'accomplit Pommerat avec sa lecture des personnages, de leurs mécanismes internes et de ce qui y coince : une Cendrillon rongée par la culpabilité face à une promesse imaginaire impossible à tenir et qui se complait dans la soumission, une belle-mère autoritaire et légèrement mégalomane que la jalousie transforme en tyran, un père dépassé et effacé, noyé dans ces tourmentes de femmes auxquelles il n'entend rien. Cigarette au bec et allures désabusées, la bonne fée elle-même y perd de son aura magique et préfère se retrousser les manches pour donner un coup de pouce à sa filleule. Par la finesse de son analyse et la force de sa mise en scène, Joël Pommerat atteint l'équilibre parfait -et forcément précaire- de la justesse : le spectacle entier se déroule sur ce fil ténu séparant le drôle du grotesque, le profond du maniéré, le grave de l'ennuyeux, sans jamais tomber du mauvais côté. Un rhinocéros de verre, puissamment fragile et délicatement bouleversant, qui a reçu la plus belle des ovations : le silence captivé des nombreux enfants présents dans la salle.

Cindy Izzarelli

Plaisir d'Offrir ... La Culture est un cadeau

CENDRILLON

13 octobre 2011

Muriel Hublet

Cendrillon, la princesse de rêve, le prince charmant, la marraine Fée, la citrouille, la pantoufle de verre... Ce classique de Charles Perrault, adapté au cinéma par Disney, a enchanté des générations de petites filles.

Joël Pommerat s'empare du conte, le décode pour nous en offrir une vision contemporaine aussi séduisante que surprenante.

La fragile demoiselle douce et tendre s'envole pour laisser la place à une gamine enfermée dans le deuil et le chagrin jusqu'au paroxysme.

Elle accepte les pires brimades voire se les inflige elle-même par peur de défaillir au devoir de mémoire dont elle se sent redevable et responsable suite au décès de sa mère.

D'emblée, Joël Pommerat aborde donc le délicat sujet de la mort, du souvenir et de la survivance.

Jusqu'où peut-on aller dans l'adoration d'un défunt ?

Quel sacrifice est-on prêt à consentir pour le garder vivant dans nos cœurs ?

Et surtout comment un enfant perçoit-il la disparition d'un de ses parents ?

La petite Sandra, qui deviendra Cendrier et ensuite Cendrillon, a mal compris les dernières paroles prononcées par sa mère.

Elle se sent donc investie d'une mission sacrée : la préserver de l'oubli éternel.

Elle muselle son chagrin, repousse toutes les joies et les besoins de l'enfance pour penser (grâce à une montre chrono) à sa mère toutes les cinq minutes, et ce, nuit et jour.

Si on ajoute au drame de cette enfant, un père lâche, une future belle-mère dominatrice et deux futures demi-sœurs teigneuses, égoïstes et geignardes, le tableau devient noir de noir.

Au-delà de cette intelligente et prenante refonte du mythe de Cendrillon, le travail de Joël Pommerat est bien plus complexe.

Il mélange inextricablement rires et larmes, alternant habilement un certain grotesque volontairement accentué, une sensibilité d'écorchée vive et des situations cocasses ou poignantes.

Scénographie, lumières, gestuelle, musiques, chanson, tout n'est qu'esthétisme et un véritable écrin pour les émotions qui se dégagent du spectacle.

Comme à son habitude, il n'a rien laissé au hasard.

Chaque geste est précis, millimétré, étudié, travaillé.

Chaque comédien est poussé au bout de lui-même, rien que sa silhouette à contre-jour, suffit à traduire son état d'esprit du moment.

Deborah Rouach nous bluffe littéralement dans ce rôle de petite solitaire renfrognée et qui a presque peur de vivre.

Catherine Mestoussis explose dans son interprétation de la marâtre.

Alfredo Canavate est tout à la fois le veule père démissionnaire et un roi un tantinet loufoque.

Noémie Carcaud est la plus grande des deux sœurs et une marraine plutôt déjantée.

L'autre Caroline Donnelly sera aussi le jeune prince charmant, également aux prises avec un deuil dissimulé.

Cendrillon avec cinq acteurs !

Qui aurait osé l'imaginer à part peut-être Pommerat ?

Ne ratez donc pas ce rendez-vous retrouvailles-découvertes, cette rencontre théâtrale assez inoubliable.

Il vous sera impossible de résister aux charmes de cette Cendrillon bouleversante.

La plus belle preuve en est le silence religieux et les regards captivés des enfants qui assistent au spectacle.

Joël Pommerat, auteur | metteur en scène



Joël Pommerat, auteur-metteur en scène

« Je n'écris pas des pièces, j'écris des spectacles (...) Le texte, c'est la trace que laisse le spectacle sur du papier. On n'écrit pas un texte de théâtre. (...) L'essence du théâtre pour moi, ce n'est pas cela. Le théâtre se voit, s'entend. Ça bouge, ça fait du bruit. Le théâtre, c'est la représentation. (...) Quand je fais parler des gens sur scène, je me confronte à la question de la parole et des mots. Mais travailler le geste, l'attitude, le mouvement d'un acteur sera aussi important que travailler les mots. Je réfute l'idée d'une hiérarchie entre ces différents niveaux de langage ou d'expression au théâtre. La poétique théâtrale n'est pas seulement littéraire. »

*« Troubles » de J. Gayot et J. Pommerat.
- Ed. Actes Sud, 2009, p.19-21*

Joël Pommerat s'est fait une règle de ne mettre en scène que ses propres textes. En 1990, il fonde la Compagnie Louis Brouillard. Sa reconnaissance s'accélère à partir de 2000 avec sa collaboration avec le Théâtre Paris-Villette (*Mon ami* (2000), *Grâce à mes yeux* (2002) et *Cet enfant* (2006)). Il monte également *Au monde* (2004), *Le Chaperon rouge* (2004), *D'une seule main* (2005), *Les Marchands* (2006). En juillet 2006, il est invité au Festival d'Avignon, où il présente quatre spectacles. À l'invitation de Peter Brook, il est en résidence pour trois ans au Théâtre des Bouffes du Nord (2007-2010). Il y crée *Je tremble (1)* en 2007 puis *Cercles/Fictions* en janvier 2010. En mars 2008, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, il crée *Pinocchio*, puis *Je tremble (1 et 2)* au Festival d'Avignon 2008. Il est depuis 2010 artiste associé à l'Odéon-Théâtre de l'Europe et au Théâtre National. Il crée *Ma Chambre froide* au printemps dernier, ainsi que l'opéra *Thanks to my eyes* (livret et mise en scène) avec le compositeur Oscar Bianchi, au Festival d'Aix-en-Provence 2011. Ces deux derniers spectacles seront repris à Bruxelles au printemps 2012. Il créera en décembre 2011 à la Comédie de Béthune, *La grande et fabuleuse histoire du commerce*.

« Pour toucher à la réalité humaine il ne faut pas choisir entre le dedans et le dehors mais admettre l'entremêlement des deux. Si tu te coupes de l'un des deux côtés, tu racontes une demi-réalité, une facette, une tranche. Pourquoi pas? Mais, en ce qui me concerne, j'ai envie de capter le cœur entier des choses. C'est pour cette raison que mon théâtre cherche à travailler sur le gros plan. Plus que du grossissement, qui pourrait évoquer un effet de caricature, je cherche à obtenir une ultra-sensibilité.

Comme une perception accrue, une hyperlucidité qui fait percevoir, entendre, ressentir un détail de la façon la plus aiguë. (...) Notre relation à la chose observée redevient comme neuve et s'apparente à une découverte. Nous redécouvrons. Nous passons du familier à un ressenti extrême et nous voyons enfin la chose dans ce qu'elle est, ses moindres détails, ses paradoxes aussi. »

(op. cit. p. 48)

Pour construire ces spectacles qui troublent nos perceptions, il travaille selon un processus différent des pratiques habituelles, menant de front, dès la première répétition, l'écriture et toutes les dimensions sensibles du spectacle (gestuelle, lumières, espace sonore,...) qu'il cherche et propose au fil des improvisations des acteurs, qu'il teste dans une cage de scène tendue de noir, épurée, dessinant déjà les contours de la scénographie définitive. Il effectue de constants allers-retours entre création et écriture personnelles et les échanges de ressources avec son équipe de techniciens créateurs, présence et concentration aux côtés des acteurs. Bien avant les répétitions, il lui arrive d'explorer son « sujet » au cours d'ateliers menés avec des comédiens, de mettre ses intuitions à l'épreuve directe du plateau. L'univers scénique qui résulte de ces pratiques atypiques est caractérisé par une maîtrise technologique exigeante mais discrète et exprime un véritable souffle poétique. Les acteurs, dont les voix sont souvent relayées jusqu'au moindre grain par un subtil système de micros, développent un jeu souvent minimal mais d'une étonnante présence, libéré de certaines conventions (tensions non naturelles du corps, voix projetée,...), serti d'une lumière comptée. Les images, semblant « naître » littéralement à partir du noir total comme dans les yeux fermés du rêveur, sollicitent l'imagination du spectateur, déconcertent par une beauté parfois inquiétante, cultivant sa parenté avec l'effroi. C'est un théâtre sensible, sensoriel, qui laisse filtrer l'humour, ouvert à tous, car chacun sait, dans le fond, de quoi il parle et ce qu'il révèle : la vie humaine « ordinaire » entre désir, croyances et déceptions, familière et mystérieuse, la sauvagerie à peine dissimulée des rapports sociaux, nos histoires d'enfance, de famille.



(et, dit-il, ce recours à un fond d'histoires partagées par tous met l'adulte et l'enfant en relation créant un vrai lien dans le public) pour mieux ensuite dérouter nos imaginaires et nous inviter à opérer nos propres réappropriations d'un matériau très riche. Il dit aussi aimer sortir du sérieux de l'artiste qui ne créerait que pour un public « averti », adulte et se mettre au défi car il y a une vraie exigence quand on travaille pour le public enfant.

Extrait du dossier pédagogique réalisé par Cécile Michaux

RENCONTRE



Cendrillon, tout comme Pinocchio et Le Petit Chaperon rouge il y a quelques années, sont des créations théâtrales destinées autant aux enfants qu'aux adultes. Comme auteur, cela vous demande-t-il un travail d'écriture particulier, différent de celui que vous déployez dans vos autres pièces ?

Non. J'essaie même de radicaliser certains de mes partis pris. En tous cas de répondre aux mêmes principes d'écriture que pour mes autres spectacles. Par exemple, je cherche à suggérer autant qu'à préciser mon propos et mes intentions. J'essaie de trouver un équilibre entre des lignes clairement identifiables et des zones de suggestion, des choses moins exprimées. Ce jeu entre dit et non-dit, j'essaie de le développer tout autant dans mon travail pour les enfants que dans mes autres créations.

Qu'est-ce qui vous attire dans l'univers des contes ? En avez-vous été, enfant, un grand lecteur ? Quel souvenir en gardez-vous ?

J'en lisais beaucoup. Des histoires qui conjuguent récits de vérité et imaginaire, fantastique. Il existait notamment une collection de plus d'une dizaine de volumes qui s'appelaient Contes et légendes

populaires de... – elle couvrait toutes les régions françaises, mais aussi les pays et les cultures du monde entier. Je les ai empruntés quasiment tous à la bibliothèque de mon collègue. S'il m'arrive d'écrire à partir de contes aujourd'hui, c'est parce que je suis certain que ces histoires vont toucher les enfants bien sûr, mais qu'elles vont me toucher également moi en tant qu'adulte. Ces histoires, ce qu'on appelle aujourd'hui des contes, ne sont pas destinées à l'origine aux enfants, *Le Petit Chaperon rouge* et *Cendrillon* (*Pinocchio* est à part, ce n'est pas un conte traditionnel) sont des histoires qui à l'origine ne s'adressent pas aux enfants, et ne sont pas du tout « enfantines », si on ne les traite pas de façon simplifiée ou édulcorée. Les rapports entre les personnages peuvent être violents et produisent dans l'imaginaire des émotions qui ne sont pas du tout légères. Ce sont des émotions qui ne concernent pas seulement les enfants.

Dans la *Cendrillon des Grimm*, il y a une violence, une méchanceté, une noirceur, une perversité, une douleur que nous ne trouvons pas chez Perrault. Les deux soeurs de *Cendrillon* notamment vont jusqu'à s'amputer, d'un orteil pour l'une, d'un talon pour l'autre, afin de faire entrer leur pied dans la fameuse chaussure fabuleuse et d'épouser le prince. Il y a du sang, du mensonge, de l'opportunisme, des larmes. Et l'on peut, par ailleurs, associer la cendre dans laquelle couche *Cendrillon* avant sa métamorphose lumineuse à la destruction, à la crémation, à l'ordure. Qu'est-ce qui vous intéresse, qu'allez-vous chercher dans la figure et l'histoire de *Cendrillon* ?

Je me suis intéressé particulièrement à cette histoire quand je me suis rendu compte que tout partait du deuil, de la mort (la mort de la mère de *Cendrillon*).

À partir de ce moment, j'ai compris des choses qui m'échappaient complètement auparavant. J'avais en mémoire des traces de *Cendrillon* version Perrault ou du film de Walt Disney qui en est issu ! : une *Cendrillon* beaucoup plus moderne, beaucoup moins violente, et assez morale d'un point de vue chrétien. C'est la question de la mort qui m'a donné envie de raconter cette histoire, non pas pour effaroucher les enfants, mais parce que je trouvais que cet angle de vue éclairait les choses d'une nouvelle lumière. Pas seulement une histoire d'ascension sociale conditionnée par une bonne moralité qui fait triompher de toutes les épreuves ou une histoire d'amour idéalisée. Mais plutôt une histoire qui parle du désir au sens large ! : le désir de vie, opposé à son absence. C'est peut-être aussi parce que comme enfant j'aurais aimé qu'on me parle de la mort qu'aujourd'hui je trouve intéressant d'essayer d'en parler aux enfants.

Extrait de l'entretien réalisé par Christian Longchamp, pour le magazine de la Monnaie, juillet 2011